

Les 34449

BIBLIOTHEQUE  
UNIVERSITAIRE  
DE TOULOUSE

Se vend A TOULOUSE,  
Chez JEAN-BAPTISTE RESPLANDY,  
Libraire, près la Place Royale.

M. DCC. LXXXII.  
AVEC PERMISSION.

34.449





## AVERTISSEMENT.

VOICI quelques pièces de Poésie que je donne en tremblant au Public. Parmi celles qui composent ce petit Recueil, quelques-unes des moins étendues avoient déjà paru, dans une petite Brochure imprimée depuis peu, mais entassées sans titres & sans ordres. J'ai corrigé quelques fautes que j'y ai apperçues; j'ai, entr'autres choses, reffondu une partie de l'Épître au Sommeil, m'étant apperçu, que quelques endroits sembloient calqués sur la satire de Boileau, qui a pour sujet *les embarras de Paris*. La lecture que j'ai toujours chérie, ayant laissé des traces dans ma mémoire, elles y ont pris racine, & de là ont poussé divers rameaux, qui ont retenu la teinte des couleurs de leur mère. La Poésie est un champ aride, qui a été si fort glané, qu'on n'y trouve guère à cueillir que des ronces ou des fleurs flétries. Quand on réfléchit que la branche seule du Théâtre est aujourd'hui cultivée par trois cent Auteurs au moins soit dans la Capitale ou dans les Provinces, & que nombre de ceux qui donnent des pièces de Poëmes légères est immense, quelle espérance de pouvoir créer des morceaux, qui n'aient ni identité ni ressemblance avec ce nombre infini de pièces qui illustrent notre Nation! Mais quand on est de bonne foi, & que le hasard seul auroit fait, que deux Auteurs en courant la même carrière se seroient rencontrés, ne seroit-il pas injuste de les juger à la rigueur?

Un des amis de l'Auteur, entre les mains duquel le premier Recueil en manuscrit resta quelque tems, le lisant sans doute avec les yeux indulgens de l'amitié, y mit une épigraphe fastueuse, qui annonçeroit dans l'Auteur une vanité déplacée, & qui n'est nulle

(4)

ment dans son caractère. Il fut imprimé dans cet état, au grand regret de l'Auteur, qui s'en apperçut trop tard. Il la désavoue formellement, & proteste qu'il reconnoît, que personne au monde n'a plus besoin d'indulgence que lui.

Quelques personnes trouveront peut-être, que les pièces que l'on donne ici au public, sont trop resserées. Mais l'on a crain, en leur donnant plus d'étendue, d'ajouter à l'ennui qui doit résulter à la lecture, du peu de talent de l'Auteur. D'ailleurs on a bientôt fini quand on ne veut rien dire de trop. L'on a pour garant ce principe du Célèbre la Fontaine :

Loin d'épuiser une matière  
Il n'en faut prendre que la fleur.

Mais qui peut se flatter, d'avoir sa touche délicate, pour ne prendre avec l'œil du goût que la fleur d'un sujet ! (1)



---

(1) Il me resteroit à dire un mot sur quelques Epitres & Stances, qui sont d'une négligence singulière. Ce sont les productions d'une Muse dans son berceau, & je demande grace pour elles.

## MADRIGAL IX.

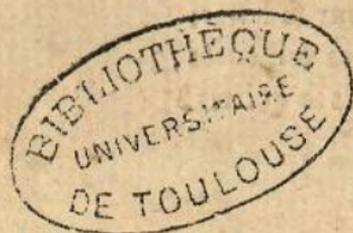
*A une Dame qui vouloit voyager à Cythere.*

Vous voulez, dites-vous, voir cette Isle fameuse,  
 Dont les Amans font tant de bruit ?  
 Pour pouvoir décider si la Fable trompeuse  
 N'a pas outré ce qu'on en dit,  
 Ce projet est charmant; peut-être téméraire.  
 Je devine à coup sûr ce qu'il arrivera;  
 La Reine en vous voyant rougira de colere à  
 Et son fils vous adorera.

## MADRIGAL X.

*A la même.*

Si je suivois mon goût, vous recevriez le prix;  
 A vos moindres regards un charme m'intéresse.  
 Quel plaisir, en effet, d'être nouveau Paris,  
 D'une aussi belle Déesse!  
 Mais puisque dans ce tems où l'amour jeune encor,  
 N'avoit hélas! pour tout trésor,  
 Que de simples baisers, donnés de part & d'autre;  
 Paris éblouissoit avec sa pomme d'or;  
 Que puis-je espérer dans le nôtre?



## MADRIGAL XI.

*A la même.*

D'un jugement trop prompt la raison se défie,  
 Dans ce cas, il peut être, ou suspect ou flatté.  
 Vous voulez donc en vain, que d'une voix hardie,  
 Je juge qui l'emporte, en graces, en beauté,  
 De la douce Cloris, ou la vive Émilie?  
 Rien n'est plus délicat; l'amour hésiteroit,  
 Mais formez le trio, le choix est déjà fait.

## MADRIGAL XII.

*A la même.*

Je voulois m'arracher à ce charme puissant,  
 Qui m'entraîne à vos pieds, & cela pour la vie.  
 Ce projet trop hardi, m'a paru terrassant. /2  
 D'ailleurs, rompt-on vos fers, quand il en prend envie?  
 N'avez-vous pas toujours cet air intéressant?  
 Cette bouche charmante & ce teint ravissant,  
 Qui, quand vous paroissez, seme la jalousie?

## MADRIGAL XIII.

*Sur un rendez-vous.*

Ne coulez pas si vite; arrêtez promptes heures!  
 Ces précieux momens paroissent se hâter;  
 L'amour a du regret à ces belles demeures,  
 Ah! falloit-il se voir pour si-tôt se quitter!

*beau trio de baudet -*  
*/2 ce vers sent la terre -*  
*/3 rompt-on - qui quand -*  
*quelle mélodie!*

## MADRIGAL XIV.

*Sur un Baiser.*

Dans quel ravissement m'a laissé ce baiser ;  
 Cueilli sur la touffe de roses  
 D'une bouche qui dit de si charmantes choses !  
 Hélas ! je tremble d'y songer ;  
 Car en m'en rappelant, mes feux croissent encore !  
 Est-ce la robe du Centaure  
 Qui brûle, au lieu de soulager ?

## MADRIGAL XV.

*Sur une indisposition.*

A l'aspect du péril qui menaçoit vos charmes ;  
 Le tendre amour au désespoir,  
 Dans un coin à l'écart, ayant quitté ses armes ;  
 Pleura du matin jusqu'au soir.  
 Le plaisir inquiet resta dans son boudoir ;  
 Et les trois graces en allarmes  
 Jurèrent de prendre le noir.

## MADRIGAL XVI.

L'ai-je donc arraché le trait de ma blessure ?  
 Dois-je encore m'en applaudir ?  
 Hélas ! tant que la cause dure,  
 Est-on jamais sûr de guérir ?

ah! ah! la touffe de roses -  
 car en m'en rappelant, mes feux  
 Car en m'en appelant, mes feux  
 d'en souvenir - d'est-ce que je ne  
 habiller en vide au lieu  
 pour soulager Madame

## MADRIGAL XVII.

*A Mademoiselle De....*

Existois-je, en effet, avant que de vous voir ?  
 J'avois un cœur sans le savoir ;  
 Mais plongé dans l'indifférence,  
 Le néant étoit son essence.  
 Je vous vis : je sentis circuler dans mes sens,  
 Le feu subtil que je ressens.  
 Dès lors plus de repos ; ma raison fit naufrage  
 Contre un écueil si dangereux.  
 Ah ! si mon existence est, Iris, votre ouvrage,  
 Faites-la moi chérir en couronnant mes feux.

## MADRIGAL XVIII.

*Qui contient un Portrait.*

Aimez-vous des beaux traits, des yeux remplis de flâme,  
 Un langage enchanteur & qui subjugué l'âme,  
 Coulant entre des dents d'émail,  
 Qu'entourent le plus beau corail ;  
 Un regard qui pénètre, un son plein d'harmonie ;  
 Un air fier, tempéré par la douceur polie,  
 Joignez-y même un tact exquis ;  
 C'est l'abrégé de mon Iris.

## MADRIGAL XIX.

*Sur une légère faute en amour.*

N'en doutons point ; c'est l'uniformité,  
 Qui répand son poison sur la société,

L'amour

L'amour qu'elle asservit, en devient monotone ;  
 Et l'on s'endort dans la félicité,  
 Si le dépit ne l'affaïsonne.  
 Mais que cet artifice est aujourd'hui bien doux !  
 Puisqu'il est le motif d'une plainte touchante,  
 De la bouche la plus charmante,  
 Qui rend tout gracieux jusqu'à l'air du courroux.

## MADRIGAL XX.

Éloignons-nous mon cœur de l'objet que j'adore ;  
 La fuite fait tout notre espoir.  
 Car enfin, qui le voit, voudroit toujours le voir,  
 On tremble de le voir encore. *Cà fait trembler*

## MADRIGAL XXI.

J'en conviens, mon langage  
 Est Iris peu suivi. *Comme il traiterme bien*  
 Ce trouble est le partage  
 De tout cœur asservi.  
 Dès que l'on devient tendre  
 L'esprit fait peu des fraix ;  
 Mais il se fait entendre  
 Alors mieux que jamais.

## MADRIGAL XXII.

*Sur l'Amour.*

Qui veut savoir ce que je pense  
 Du petit Dieu qui fait aimer,  
 Adroitement il nous dispense

Quelques faveurs pour nous leurrer,  
 Il flatte d'abord sa conquête,  
 Sait faire patte de velours;  
 Mais gare gare la requête,  
 La malice le suit toujours.

### MADRIGAL XXIII.

*A Mademoiselle D. F.*

Qui dans vos yeux prend de l'ivresse,  
 Cesse d'aimer en papillon.  
 A vos genoux, changeant de ton,  
 L'amour n'est plus une foiblesse,  
 Et ce Dieu, qui vous doit le jour,  
 Cloris, s'épure à votre Cour.

### MADRIGAL XXIV.

*Pour défendre un quelqu'un qui avoit du goût  
 pour une personne d'une naissance obscure.*

Pourquoi me reprocher d'une façon amere  
 D'avoir un goût capricieux,  
 Pour un objet choisi dans la classe vulgaire?  
 Serois-je donc plus fier que ne l'étoient les Dieux?  
 Eh! qu'importe en amour d'Helene ou de Glicere?  
 La beauté, les attrait se passent bien d'ayeux,  
 Venus sortant des eaux avoit-elle de pere?

### MADRIGAL XXV.

Vous surpassez en coloris  
 Une Rose qui s'ouvre en la saison nouvelle.

Mais qui l'emportera de la Rose ou des Lys,  
Si par hafard ils ont querelle ?

MADRIGAL XXVI.

Par votre air gracieux vous nous faites chérir;  
Cet ensemble élégant , cette taille à ravir ,  
Dont le Ciel vous orna de ses mains liberales.  
Et vous avez l'art d'embellir ,  
Ce qui dépare vos Rivaies.

MADRIGAL XXVII.

*Sur une infidélité.*

Par un manege adroit , c'est en vain qu'on me flatte ;  
Je vois le piege qui est tout près.  
Et je m'estime trop , pour vouloir d'une ingrata ;  
Quelques foibles soupirs qu'elle regrette après.

MADRIGAL XXVIII.

*A Mademoiselle. . . . .*

Autrefois quand j'aimois , j'étois présomptueux ;  
Et maintenant je suis timide ;  
Les seuls desirs alors alimentoient mes feux ,  
A présent le respect oppose son égide ;  
Quand la témérité s'échappe dans ses vœux ,  
Sans espoir de retour j'aime & je suis heureux ;  
L'amour est donc un bien , quand le respect le guide !



## MADRIGAL XXIX.

*A Mademoiselle LESAGE, Actrice de  
l'Opéra de Toulouse.*

Quiconque vous a vu, divine enchanteresse,  
Joindre aux rares talens qui vous font admirer,  
Cette taille élégante, & ce port de Déesse,  
Ces graces, ce touchant, qui captivent sans cesse,  
Ravi par tous ses sens, ne peut que s'écrier,  
Que si votre beau nom rappelle la sagesse,  
Tant d'attraits réunis nous la font oublier.

*ah! ah! le touchant*

## ACROSTICHE

*Sur le mot de Gracieuse.*

Gardez-vous de cette brunette,  
Rien n'est ma foi plus dangereux.  
Allez-vous lui conter fleurette,  
C'est à merveille un jour ou deux.  
Il faut après battre retraite;  
Est bien loin de former des nœuds,  
On rire amer paie sa dette.  
Sûre d'allumer mille feux,  
Est-ce pour brûler qu'elle est faite ?



---



---

# QUATRAINS.

---



---

## QUATRAIN PREMIER.

Vers Sur l'Amour. A U O

**P**uisque nous devons tour-à-tour  
 Avoir, dit-on, une folie,  
 Ayons donc celle de l'amour,  
 C'est la plus belle de la vie.

## QUATRAIN II.

*Vers pour mettre au bas du Portrait  
 d'une fort jolie Demoiselle.*

Redoutez mes regards, cœurs aisés à séduire ;  
 Il en coûteroit trop à votre liberté.  
 Je fais plus de captifs, par un tendre sourire,  
 Que Vénus n'en faisoit par toute sa beauté.

## ACROSTICHE

*Sur le nom de Rose.*

Rien n'égale en appas une bouche si belle,  
 On diroit qu'au Carmin vous devez vos couleurs.  
 Si la Rose a le droit de précéder les fleurs,  
 Elle vous doit l'aveu de l'emporter sur elle.

B iij

## QUATRAIN IV.

*D'un Oncle à sa Nièce.*

Ah ! quel sujet fertile pour ma veine.  
 Mais je suis oncle , & de plus votre ami.  
 Titres fort beaux , s'ils n'imposoient la gêne  
 De ne pouvoir vous louer qu'à demi.

## QUATRAIN V.

*A une Dame qui me traitoit de Dévot.*

Je suis dévot , Iris , je n'en fais point mystère.  
 Je crois au Dieu d'amour , c'est mon acte de foi.  
 Mon culte est le plaisir , la tendresse est ma loi ,  
 Mon livre est l'art d'aimer ; que n'est-il l'art de plaire ?

## QUATRAIN VI.

*A une Dame.*

Que sert qu'un Madrigal devienne l'interprète ,  
 Des feux que je voulois vous cacher avec soin ?  
 Quand on peut entasser conquête sur conquête ,  
 D'un hommage de plus peut-on avoir besoin ?

## QUATRAIN VII.

*A la même.*

Ramenez les plaisirs , ils languissent sans vous.  
 Si l'amour vous perdoit , il verseroit des larmes ;  
 Votre beauté soumet plus des cœurs que ses armes ,  
 Et le premier captif est votre aimable époux.

*Je n'en doute nullement -*

# ACROSTICHE DE LOUIS AUGUSTE,

*Notre incomparable souverain.*

Louis de son empire est à jamais l'idole.  
On aime un sentiment que le cœur a dicté.  
Un Prince juste, humain, qui plein de fermeté,  
Intimide l'Anglois de l'un à l'autre pôle;  
S'assure tous les cœurs, & l'immortalité.

Au milieu d'une Cour dont il fait les délices,  
Un travail épineux occupe ses momens.  
Grâce à ses soins, l'État ferme ses cicatrices,  
Une Marine immense étend ses armemens  
Sur tous ses alliés heureux sous ses auspices;  
Tout s'anime à sa voix, Bellone l'applaudit,  
Et de ses sages loix le globe est interdit.

*Et à dire que ces loix (ce fait trembler)*

## S O N N E T

*Sur le même sujet.*

Qu'on ne me vante plus l'Auguste des Romains!  
Par son triumvirat il ternit sa carrière.  
Et s'il fut quelque tems l'idole des humains,  
Ce fut en maîtrisant son humeur sanguinaire.

Louis, en épanchant ses liberales mains,  
Annonce les transports d'une allégresse entière.

Adoré des Sujets , redouté des Voisins,  
Notre amour suffiroit pour sa garde ordinaire.

Aussi lorsqu'il combat ces antiques Rivaux,  
Qui depuis près d'un siècle étoient Rois sur les eaux,  
La Tamise se trouble , & Londres perd courage.

Anglois , rassurez-vous , vous serez abbattus ,  
Par un Prince qui joint , au plus ferme courage ,  
La raison de Nestor , & le cœur de Titus.

## L'ARTILLERIE,

### O D E.

(\*) **Sc**huarts poussé par les furies,  
Amalgamoit en ignorant,  
Plusieurs matieres ennemies.  
Un éclair brille au même instant.  
Surpris ; craintif , en proie au trouble,  
L'attention en lui redouble;  
Dans mille doutes il se perd.  
Il suit ce rayon de lumiere,  
En développe le mystere,  
Et le salpêtre est découvert.

Dans peu l'active expérience ;  
Tirant ce secret du berceau,  
Découvre qu'à quelque distance,  
Il creuse à l'homme son tombeau.

(\*) Moine Allemand qui inventa la Poudre.

*per obscurum*

Dès lors pour combler nos misères,  
 Au fer aiguilé par nos peres,  
 Mars en fureur mêle ses feux.  
 Sa foudre embrasé les batailles,  
 Elle tonne sur nos murailles,  
 Vulcain paroît moins dangereux.

Là des cannes de fer creusées,  
 Reçoivent le salpêtre en grains.  
 Par un œil sûr , bien dirigées,  
 Elles attendent dans nos mains,  
 Qu'un caillou plat , que le chien serre,  
 Pour parvenir près du tonnerre ,  
 Soit poussé par un prompt ressort;  
 Dans l'instant même, un doigt agile,  
 Serre la dettente docile,  
 Le feu jaillit , & l'homme est mort.

Ici , sur les murs d'une place ,  
 Je vois l'Élite des Guerriers,  
 Tenir en main avec audace  
 De petits globes meurtriers,  
 Qui vite embrasés par la mèche,  
 Bien plus rapides qu'une flèche,  
 Se dispersent en mille éclats.  
 Les blessures en sont mortelles,  
 Ou les atteintes si cruelles,  
 Qu'elles mutilent les Soldats.

Plus loin , dans les plaines fumantes,  
 Des bras vigoureux & meurtris,  
 Traînent ces colonnes roulantes,

Qui vont régner sur des débris.  
 Le feu qu'on guide à peine y touche ;  
 Le fer s'échappe de leur bouche ;  
 Et le trépas vole avec lui.  
 Les secouffes de ce tonnerre ,  
 Menacent d'ébranler la terre ,  
 Sur l'axe qui lui sert d'appui.

De son mortier , la prompte bombe ;  
 Quand le feu fait sur elle effort ,  
 D'un jet , s'élançe , éclate , tombe ,  
 Sème le fer , l'effroi , la mort.  
 Nouveau vesuve , elle rejette ,  
 Ce qu'en ses flancs la guerre aprête ,  
 Lorsqu'elle creve avec fracas.  
 Heureux ; qui veillant à sa chute ,  
 En l'estimant , n'est pas en bute ,  
 Au prompt torrent de ses éclats.

Fuyez la mine ; ses entrailles  
 N'attendent que l'explosion ,  
 Pour se gorger de funérailles ,  
 Au sein de la confusion.  
 Le feu captif dans ses abîmes ;  
 Souvent enleve ses victimes ,  
 Pour les étouffer dans les airs ;  
 Ou bien , les voûtes de ce gouffre ,  
 S'écroulant par l'effort du souffre ,  
 Offrent le tableau des enfers.

O Ciel ! sur le sein d'Amphitrite ;  
 Je vois des Rivaux dangereux, ( 1 )  
 Que notre gloire , attriste , irrite ;  
 Pour fixer vite un sort douteux ,  
 Des Ports d'une Isle aux Rois fatale ,  
 Lancer la machine infernale ,  
 Pour mettre en cendres l'Univers.  
 Mais Dieu se venge ; leur audace  
 Voit échouer l'horrible masse ,  
 Et ses débris couvrir les Mers.

Homme ! gémis de ton ouvrage.  
 Tu dérobas le feu des Cieux ;  
 Mais victime de son ravage ,  
 Ce secret t'est pernicieux.  
 Tremble , en touchant à des machines ;  
 Qui ne causent que des ruines ;  
 Tu peux en être terrassé.  
 Car la poudre est toujours perfide ,  
 N'oublions pas qu'un parricide ,  
 Fut en naissant son coup d'essai ( 2 ).

Douterois-tu de l'incendie  
 Qui par la poudre se répand ,  
 Depuis que ta main trop hardie  
 Tira ce secret du néant ?  
 Levez-vous victimes sanglantes !  
 Paroissez ombres dégoutantes !  
 Rassemblez vos membres épars.

---

( 1 ) Les Anglais à la guerre de la succession.

( 2 ) La commune opinion est , que Schuarts se tua en essayant son secret.

Ciel quelle foule ! ah ! j'en frissonne :  
 Mars tremble même , & s'en étonne ,  
 Les morts s'y comptent par milliards.

## O D E

*Sur la mort de M. de Voltaire , & de Jean  
 Jacques Rousseau , composée immédiatement  
 après leur mort.*

**L**E Parnasse est couvert d'un crêpe funéraire ,  
 La tristesse a glacé la voix des chastes Sœurs ,  
 Apollon est pensif , son air sombre & severe  
 Annonce ses vives douleurs.

Melpomène sur-tout verse d'ameres larmes ,  
 Elle fixe un tombeau revêtu de cyprés ;  
 Et l'amour à genoux vient d'y poser ses armes ,  
 Pour faire éclater ses regrets.

Hélas ! ~~serait-il mort ?~~ qui ? .. ce pompeux Voltaire ,  
 Qui seme avec tant d'art les fleurs du double mont ,  
 Et de nouveaux lauriers , sublime octogénaire ,  
 Couvre les rides de son front.

Parque arrête ! oses-tu porter ta main hardie  
 Sur le riche tissu de jours si précieux ?  
 Songe que ce grand homme illustre sa patrie ,  
 Et s'entretient avec les Dieux.

Hélas ! il n'est plus tems , la mort n'a point d'oreilles.  
 Les cris les plus plaintifs ne l'attendrissent pas.

Elle

Elle frappe , elle abbat ce savant , dont les veilles  
Devoient l'affranchir du trépas.

Mais je frissonne : O Ciel ! quoi ! sa main forcénée  
Renverse aussi Rousseau sous ses coups foudroyans. *Houssau Nouveau*  
Quels pleurs vont inonder cette sinistre année, *quel signe chante*  
Fatale en tout aux grands talens? *is - ta mort !*

A peine des douleurs la source est-elle ouverte ;  
A peine nous pleurons notre homere François ,  
Que le Ciel en courroux , loin d'effacer sa perte ;  
Lance sur nous de nouveaux traits.

Nous perdons tout-à-coup un écrivain sublime ,  
Philosophe profond , & brillant Orateur.  
Qui nouveau Prométhée , à chaque objet imprime  
Les traces d'un feu créateur.

Ah ! c'étoit déjà trop , que le Chantre fertile ,  
Qui pour la ligue en feu fut nous intéresser ,  
En passant l'Acheron , eut appris à Virgile ,  
Qu'on avoit su le surpasser. ~~\_\_\_\_\_~~

Paris , lieu trop heureux , où repose sa cendre ;  
Si pour finir le cours de vos tristes regrets ,  
A son égal en tout , il falloit vous attendre ,  
Peut-être il ne naîtra jamais.

Nous n'osions plus jeter les yeux sur l'épopée ,  
Voltaire dans les fers effaça cet affront ;  
Et sa muse qu'on crut , timide , innocupée ,  
De ce trophée orna son front.

Suivez les pas fameux dans la tendre Zaire ,  
 Comme un autre Racine , il attache , il soumet ;  
 Mais vous le trouverez Corneille dans Azire ,  
 Et Crebillon dans Mahomet.

Tout à tour on le voit , par un mérite unique ,  
 Chauffer le brodequin ou commenter Newton ,  
 Et faire succéder la trompette héroïque ,  
 Au flageolet d'Anacreon.

*a la lyre*  
 La raison s'embellit du feu de son génie ;  
 Il fait marcher l'exemple en nous dictant des loix.  
 Et la scene par lui , élevée , ennoblie ,  
 De la morale y prend la voix.

Rousseau moins général est un vrai Demosthene ,  
 Il maîtrise à son gré les esprits & les cœurs :  
 Veut-il des vérités développer la chaîne ,  
 Sa marche se perd sous des fleurs.

Nerveux , ferré , profond , dans son style il égale ,  
 Ce que Rome & la Grece ont enfanté d'exquis.  
 Il a su fierement saisir la touche mâle ,  
 Sans affoiblir le coloris.

Comme un aigle , il plana sur l'Europe en balance ,  
 Quand Émile avec art nous dictoit des leçons.  
 Dès-lors on l'eut nommé le Roi de l'éloquence ,  
 Sans le pinceau de nos Buffons.

Pleurons ; mais c'est trop peu de nos larmes ameres :  
 Que leurs tristes tombeaux soient couronnés de fleurs ;  
 Et que les derniers jours des Rousseaux , des Voltaires ,  
 Soient notés comme jours d'horreurs.

Pauvre M. Bernand, si  
 Rousseau et Voltaire sont à regretter  
 tu es bien à plaindre.

---

---

ÉPIGRAMME

*Contre les Détracteurs de M. DE VOLTAIRE.*

**L**A troupe des neuf sœurs voyant venir Voltaire,  
Couronné d'un faisceau de lauriers toujours verts,  
A son auguste aspect, le reconnut pour pere,  
Malgré les cris confus, des zoïles amers,  
Qui ne pouvant saisir, cette touche legere,  
Qui fait embellir tout, science, histoire, vers,  
Distillent sur sa plume un venin téméraire.  
Mais que peut leur critique ? il brave les revers.  
La France qui devoit enfanter un Homere,  
Auroit trop à rougir aux yeux de l'Univers,  
S'il n'étoit, en effet, qu'un Écrivain vulgaire.

---

---

O D E

Sur la Guerre présente avec l'Angleterre ?

*Composée en 1777.*

**U**N Monstre échappe du Tartare.  
Sa voix appelle le trépas.  
Fier de ce Compagnon Barbare,  
Auquel le Tigre tend les bras.  
Il vole, il fond en assurance,  
Sur Albion & sur la France ;

Qui frémissent de ses desseins ;  
 La terre tremble : elle frissonne :  
 Et Neptune sent sa couronne ,  
 Chanceler dans ses foibles mains.

Le sein orageux d'Amphitrite ,  
 Est sillonné de toutes parts ,  
 Par cent vaisseaux qu'Éole agite ,  
 Et qui vont braver les hasards.  
 Le fer , l'airain , & le salpêtre ,  
 Vont décider quel est le maître ,  
 La paix s'en fuit en gémissant.

La mort avide dans sa rage ,

S'applaudit d'avoir tant d'ouvrage, *il est*  
 Et fourit d'un air menaçant, *va que la fontaine*

*la dit les doctes flamandises =*

Pourquoi sortis du même pere ,

Jouissans tous du même Ciel ,

Suçant une commune mere ,

Contre nos freres tant du fiel ?

L'homme qui souverain du monde ,

Pourroit dans une paix profonde ,

Couler des jours tissus de fleurs ;

Guidé par son fatal délire ,

De ses mains propres se déchire ,

Auteur cruel de tous ses pleurs.

Vous qui Rivaux de notre gloire ,

Vous élevez sur nos débris ,

Et d'une balance illusoire ,

Flattez les crédules esprits :

Vous ne cherchez dans le silence ,

Qu'un prétexte qui vous dispense ;  
 Du traité qui nous réunit ;  
 Reprenez votre caractère.  
 Existe-t-il de paix sincère ;  
 Quand dans le cœur la haine vit ?

Votre ambition suspendue ,  
 N'aura que plus d'activité.  
 Puisque à sa fougue enfin rendue ,  
 Elle s'étend en liberté.

Tel , le Champagne après l'Automne ,  
 Dans le tonneau qui l'emprisonne ,  
 Calme un peu son feu pétillant.  
 Mais voyez ce brasier fluide ,  
 S'élançant de son centre humide ,  
 Quand le bondon part en volant.

*Oh ! ma foi voilà un  
 beau la belle comparaison  
 Cinquante cinq roye  
 le brasier qui s'élance  
 quand le bondon  
 part en volant*

L'extrême abus de ta puissance  
 Londres rappelle le trépas.  
 L'olivier couronnoit la France ,  
 Au sortir des bruyans combats.  
 Le foudre faisoit place aux roses ,  
 Au souffle de la paix écloses ,  
 Après un meurtre général.  
 Mais bientôt un sujet futile  
 Ramene le laurier stérile ,  
 Et fait oublier son Rival.

Albion, rentre dans toi-même :  
 Vois les éclairs avant-coureurs, (1)

---

(1) Cette Ode fut composée au commencement de la Guerre.

De cette mort hideuse & blême ;  
 Qui naît du sein de tes fureurs,  
 Tu te berces de l'espérance,  
 De moissonner bientôt en France,  
 Un faisceau des plus beaux lauriers.  
 Mais que d'orgueil & de foiblesse !  
 Tandis que Mars détruit sans cesse,  
 Et tes trésors & tes Guerriers.

Voi que de sang par-tout ruisselle ;  
 Pour la cause des Insurgens.  
 Voi quels cyprès , pour ta querelle,  
 Couvrent d'immenses continens,  
 Leur exemple sera funeste ,  
 Aux Conquérens que l'on déteste ;  
 L'Américain forge leurs fers.  
 C'est un vrai volcan qui s'allume ,  
 Dont les flancs cachent le bitume,  
 Qui doit embraser l'Univers.

Depuis les colonnes d'Hercule ,  
 Jusqu'aux confins glacés du nord ,  
 Mars sur nos têtes accumule ,  
 L'effroi , le carnage , & la mort.  
 Le Gange même , sur ses rives ,  
 Voit accourir ces guerres vives ,  
 Dont le feu n'étoit que couvert ;  
 Et cette terre déchirée ,  
 Que la paix avoit réparée ,  
 N'est déjà qu'un affreux désert.

Toi, continent de l'Amérique; *quelle catastrophe!*  
 Qui récelles tant de tombeaux;  
 Qui, des débris du monde antique  
 Construis au plus quelques hameaux. *ch! ch! quelle*  
 Ton or, ton sucre, ta vanille, *les épices du sucre*  
 Ton indigo, ta cochenille, *de la vanille, de*  
 Aux yeux du sage ne sont rien,  
 Tes faveurs même sont traitresses.  
 Avoir besoin de ces richesses, *l'indigo, de la*  
 Est un vrai mal, plutôt qu'un bien. *cochenille*

Ce n'est qu'à nos besoins factices;  
 Que tu dois ce luxe pompeux,  
 Que nourrit l'or, père des vices,  
 Et qui te devient onéreux.  
 Car, si ce métal vivifie,  
 En circulant une industrie  
 Qui languiroit dans ses canaux;  
 Quel que puisse être l'avantage  
 Que nous procure son usage,  
 Équivaut-il à tous ses maux ?

En découvrant un nouveau monde,  
 Colomb a causé sans retour,  
 Une blessure très-profonde,  
 Qui s'envenime chaque jour.  
 Quand il s'y forme quelque orage,  
 Souvent pour un chetif village  
 Que la discorde a fait bâtir;  
 Comme sa querelle est la nôtre,  
 En un clin d'œil d'un pôle à l'autre,  
 La secousse se fait sentir.

---

LE TRIOMPHE DE LA RELIGION  
DANS LE SACRIFICE DES GRANDEURS ,

O U

ST. LOUIS DANS LA PALESTINE.

O D E.

**Q**UEL Monarque ici se présente ?  
Sur son front plein d'humilité ,  
Une auréole éblouissante  
Annonce en tout sa sainteté.  
La pourpre par lui déposée ,  
Prouve que son ame embrasée ,  
S'épuroit en s'humiliant ;  
Devoré par le plus saint zèle ,  
Il rendit sa gloire immortelle  
Par son amour édifiant.

Sans courir après la retraite ,  
Sans nuire au rang de Souverain ;  
Sa piété d'Anachorète  
Fut la leçon du Genre Humain.  
Toujours épiant la justice ,  
Politique sans artifice ,  
Résigné sans être abbattu ,  
Intrépide , & non téméraire ,  
Compatissant comme un bon père  
Il excella dans la vertu.

LOUIS, vainqueur de l'Anarchie,  
 A Taillebourg, rival de Mars,  
 Ranima cette Monarchie,  
 Qui frappe si fort nos regards.  
 Sa main, aussi prompt que sage,  
 Sçut aux Lys flétris par l'orage,  
 Prêter l'appui qu'ils demandoient ;  
 Et sans l'éclat qui le décore,  
 Les Français pleureroient encore  
 Les bienfaits qu'ils en attendoient.

Mais de Sion, la voix mourante,  
 Brise le cœur de ce saint Roi.  
 Il cède à sa plainte touchante,  
 Et le zèle est sa seule loi.  
 Quittons, dit-il, l'éclat du Trône ;  
 Je ne veux point d'autre Couronne  
 Que celle que portoit mon Dieu.  
 Pompe, c'est à vous de vous taire ;  
 Si Dieu mourut sur le Calvaire,  
 Est-ce chez moi qu'elle aura lieu ?

Si devant le Trône suprême  
 Du Dieu qui crée en se jouant,  
 Les planettes, le soleil même,  
 Tout n'est qu'atôme & que néant.  
 Que sont les Rois ? Qu'un peu d'argile,  
 De sa nature aussi fragile  
 Que celle du simple Berger.  
 Bientôt la tombe les enferme ; *vieu*  
 Le bien qu'ils firent à la terre,  
 Peut seul alors les protéger.

Dans la grandeur du sacrifice ,  
 Se peint l'amour que l'on ressent .  
 Aimer , sans doute , est un délice ;  
 Pour le cœur né reconnoissant .  
 S'ancantir aux pieds d'un maître ,  
 Qui par grace nous donna l'être ,  
 N'est-ce pas un devoir bien doux ?  
 Secondez - donc vite mon zèle ;  
 C'est votre cause qui m'appelle ;  
 Trop heureux de mourir pour vous .

Jérusalem dans son enceinte  
 Récele vos fiers ennemis ;  
 La pitié dans leur ame éteinte ,  
 Menace le Chrétien soumis .  
 Le Musulman , fouille en impie  
 Des lieux honorés par la vie ,  
 Et par la mort du Roi des Rois .  
 A cet excès rien ne s'oppose .  
 Levez-vous , ou pour votre cause  
 De mon bras daignez faire choix .

Il dit : & le Sauveur qui l'aime ,  
 Pour éprouver sa fermeté ,  
 Lui prépare de sa main même  
 La coupe de l'adversité .  
 Vaincu , captif avec ses frères ,  
 Sans sourciller dans ses misères ,  
 Il cherche en Dieu son seul appui .  
 Et les fers de ce Prince illustre ,  
 Firent briller dans tout leur lustre ;  
 Des vertus qui n'étoient qu'à lui .

Tel Job, plongé dans la détresse,  
 Entouré de ses enfans morts,  
 Jouet de l'amitié traitresse,  
 Frappé d'ulcères sur son corps;  
 Bénit la main qui l'humilie;  
 Et ce saint homme ne s'oublie;  
 Ni dans les biens, ni dans les maux;  
 Désespéré d'un tel courage,  
 Satan gémit, outré de rage,  
 Du peu d'effet de ses travaux.

LOUIS captif, plus grand encore;  
 En souriant à ses revers,  
 Demande à son Dieu qu'il adore;  
 D'appesantir encor ses fers.  
 Persuadé, que la constance  
 Dans l'amertume & la souffrance;  
 Peut seule distinguer les Rois.  
 Puisque le Christ, notre modèle,  
 Issu d'une tige si belle,  
 Pour Trône, ici, n'eut qu'une Croix.

Sages vantés du paganisme;  
 Cédez à ce nouvel héros.  
 Autant que le Christianisme  
 L'emporte sur vos dogmes faux,  
 Autant, ce Roi si respectable,  
 Dans ses revers inébranlable,  
 Efface l'austère Zenon;  
 A ses devoirs toujours fidelle,  
 Humain, autant que Marc-Aurèle,  
 Il fut plus sage que Caton.

Vous, qui sur l'éclair de la vie,  
 Voudriez toujours semer des fleurs,  
 Qui n'en feriez qu'une serie,  
 De jeux, de plaisirs & d'honneurs.  
 Venez voir, couché sur la cendre,  
 Un Roi puissant, un père tendre,  
 Mourant au sein de son été.  
 Baissant sa Croix avec constance,  
 Dévorant des yeux par avance,  
 La palme qu'il a mérité.

Mais le parvis céleste s'ouvre,  
 LOUIS, par sa vertu conduit,  
 Voit un Dieu qui ne se découvre,  
 Qu'à ses élus qu'il éblouit.  
 Là, des torrens de sainte ivresse,  
 Ont, quoique prodigués sans cesse,  
 Les charmes de la nouveauté.  
 Là, de Dieu la majesté pure,  
 Embellissant ce qu'elle épure,  
 Lui donne l'immortalité.

Volez, LOUIS, & prenez place  
 A côté du Prophète Roi.  
 Auprès de Dieu, vous trouvez grace;  
 Car, fidelle à sa sainte loi,  
 Vous avez fait des sacrifices,  
 Et de la pompe & des délices,  
 Que la grandeur offre ici bas;  
 Votre triomphe est légitime,  
 Puisque l'effort le plus sublime  
 Est de mépriser ses appas.

## P O È M E

*Sur la Prise de la Grenade par M. le Comte  
D'ESTAING.*

SI ce Roi si fameux, que la France révère,  
Qui rabaisa l'orgueil, du Belge & de l'Ibère,  
Devant qui quarante ans, l'univers interdit,  
A l'admiration fit céder le dépit :  
Si de Louis le Grand, l'ombre à jamais célèbre,  
Pouvoit rompre les fers de sa tombe funèbre,  
Que ne diroit-il pas, de voir un descendant,  
Sur l'Anglais oppresseur ressaisir le Trident ?  
Pouvoit-il pénétrer, lorsque la mort hideuse,  
Moissonna les soutiens de sa tige fameuse,  
Que du rameau resté, dans ce tems orageux,  
Sortiroit un Bourbon, plus sage & plus heureux,  
Qui des fiers Léopards braverait la menace,  
Opposant une digue à leur active audace ?

Prodiges opérés à la voix de Louis !  
Phénomènes brillans, dont les yeux sont surpris ;  
Vous êtes tous marqués du vrai sceau du miracle.  
Car, que vois-je ? Quel est ce magique spectacle ?  
L'on lance de nos Ports cent Vaisseaux à la fois ;  
L'Océan étonné, gémit sous un tel poids.  
A l'aspect imposant de nos nombreuses Flottes ;  
Il se calme, applaudit aux nouveaux Argoneutes.  
Il lit dans leurs regards, un présage certain,  
Que leurs premiers essais vont fixer le destin.

Les uns vont parcourir cette plage brûlante ;  
 Cet archipel, où croit cette fève odorante  
 Qui ranime les sens & réjouit le cœur.  
 Cette canne, qui donne un suc plein de douceur,  
 Qui demande un sol neuf ; une terre féconde,  
 Où des suc's nou rriciers la force active abonde.  
 Trésors pour nos climats devenus un besoin.  
 Nos soins industrieux cultivent avec soin,  
 Ces riches végétaux qui valent le potose ;  
 Mais la rapacité de nos voisins s'oppose,  
 Au produit lucratif qu'offrent ces régions.  
 Avides ravisseurs de l'or des nations,  
 Tout peuple industrieux, dont le commerce utile ;  
 Enrichit ses foyers, fait fermenter leur bile.  
 Les trésors qu'on acquiert, quoiqu'avec équité,  
 Sont un larcin qu'on fait à leur avidité.  
 Le Tage de nos jours gémit sous leur tutele.  
 Ils absorbent son or, sous le masque du zele,  
 Ils couvent le dessein d'envahir l'univers.  
 De Madras à Quebec ils étendent leurs fers,  
 Et le regne passé, cette avide Cartage,  
 Du Canada conquis, agrandit son partage.  
 Mais le Ciel, pour punir ces voisins turbulens,  
 Permet que de leurs mains, ils déchirent leurs flancs  
 Auguste l'apperçoit, & ce Prince équitable,  
 Tend aux Colons foulés une main sécourable.  
 Pere des étrangers, comme de ses sujets,  
 Sur un autre hémisphere il étend ses bienfaits.  
 Albion en frémit ; & rompant la concorde,  
 Allume de ses mains les feux de la discorde.  
 Louis, punissez-les ! que sur eux vos Guerriers

Du sucre et la vanille et l'indigo et la cochenille

Aillent lancer la foudre , & cueillir des lauriers.  
 Déjà plusieurs vaisseaux , qu'aucun danger n'arrête,  
 De nos anciens Rivaux , vont braver la tempête.  
 Qu'importe , leur valeur , quand d'Estaing est pour nous !  
 Lui , dont Achile même auroit été jaloux.  
 George oppose Biron au foudroyant orage.  
 L'Élite des Anglois seconde leur courage.  
 Mais leurs efforts unis , ne peuvent arrêter  
 La marche des François , qui courent emporter,  
 De l'Isle Saint-Vincent , l'impuissante barriere;  
 Et donnant plus d'effor à leur valeur guerriere ,  
 Aux bords de la Grenade ils volent fièrement.

Cette Isle a sur un roc , voisin du firmament,  
 Un morne embarrassé de pierres entassées ;  
 Ses approches par-tout en sont comme hérissées.  
 Des pieux en palissade , en ceignent le contour.  
 Trois forts retranchemens embrassent , tour à tour ,  
 Ce poste , où Makartnei se crut inexpugnable.  
 Mais déjà , sans canon , le fait est-il croyable ?  
 D'Estaing , Vence , Durat , Saint-Cyran , les Dilons ;  
 Dans ce morne forcé , menent leurs bataillons.  
 Noailles , leur rival , que le courage guide ,  
 Sans fixer le péril , les suit d'un pas rapide.  
 Ni le feu de l'York , ni l'assiette des lieux ,  
 N'arrêtent ce torrent par-tout victorieux.  
 Sept cent des ennemis que frappe notre audace ,  
 Tombent à nos genoux , en criant , grace , grace !  
 Allez , brave d'Estaing , dormir sur les lauriers ;  
 Des miracles nouveaux attendent vos Guerriers.

Biron que faites-vous ? déjà la renommée,  
 A porté jusqu'à vous les exploits de l'armée.  
 Paroissez : disputez l'empire du Trident,  
 Les signaux sont donnés , & d'Estaing vous attend.

Comme on voit quelquefois dans la céleste plaine,  
 Lorsque des vents d'été l'on respire l'haleine,  
 Des nuages ferrés , dont le front orageux,  
 Jusques dans sa menace a l'air majestueux.  
 Ainsi , lorsqu'une flotte , au combat se présente,  
 Elle attache la vue , en semant l'épouvante.

Mais déjà le trépas , de cent tubes tonnans ,  
 Dans des torrens de feu , s'élançe à tous momens.  
 Et le boulet fatal , que le salpêtre chasse,  
 Sous ses coups meurtriers , précipite , terrasse,  
 Ce qui barre en chemin la courbe qu'il décrit.  
 Ici des Matelots une troupe périt.  
 Là des mats abbattus flottent sur l'onde amere.  
 Tout respire en ces lieux les fureurs de Mégere,  
 Des torrens de fumée obscurcissent les airs,  
 Éclaircis coup sur coup , par le feu des éclairs.  
 De cadavres flottans , Amphitrite est couverte.  
 L'intrepide & le lâche y rencontrent leur perte,  
 Le sang qui coule à flots teint le sein de Thetis.  
 La victoire balance entre les deux partis ;  
 Mais les Anglois , lassés , démentent leur audace ;  
 Et leur feu belliqueux , à la crainte a fait place.  
 Je vois Biron qui fuit , incertain de son fort ;  
 Les fils de l'océan craignent enfin la mort,  
 Et n'osant plus fixer , d'Estaing ni la fortune,  
 Cèdent à nos vaisseaux l'empire de Neptune.

*Envoi de ce Poème à M. le Comte d'Estaing.*

L'inquiette Albion, ivre d'un fol espoir,  
 Se vançoit chaque jour d'avoir, sous son pouvoir,  
 Rangé le Canada, St. Vincent, la Grenade,  
 Conquêtes dont partout elle faisoit parade.  
 Ajoutant fièrement : c'est la loi du destin.  
 Albion appeaisez cette voix de tonnerre.  
 Pensez-vous triompher dans la nouvelle guerre ?  
 Sachez que les Français ont aussi leur d'Estaing.

P O È M E

*Sur la prise du Château de LAVAU, ;*

Par SIMON DE MONFORT.

*Les détails de cette histoire se peuvent voir dans Dom  
 Vaissète, à l'article Siège de Lavour, d'où je les a  
 tirés presque mot pour mot.*

Citoyens fortunés de ma Ville natale,  
 La paix, l'aimable paix, est pour vous libérale.  
 Votre sol est fertile, & votre ciel serein,  
 De ces jours tissus d'or rendez grace au destin.  
 Vous n'eutes pas toujours des tems aussi prospères.  
 Peut-être ignorez-vous les malheurs de vos pères ?  
 Ah ! si je vous l'apprends vos larmes vont couler.  
 J'ai honte de me taire, & je crains de parler.  
 Cédons : oui, je le dois au zèle qui m'anime.  
 Puisse ce zèle ardent rendre ma voix sublime,

Lui donner ce touchant , dont la muse du deuil  
 Anime les cyprès qui bordent le cercueil ;  
 Ou plutôt paroissez : vous , mânes que j'évoque !  
 Racontez vos malheurs , c'est vous , vous que j'invoque.  
 Et si dans ma patrie il est un cœur d'acier ,  
 Qu'il écoute , rougisse & pleure le premier.

Sur les bords que l'Agoût arrose de son onde ,  
 Est un canton riant , où la terre féconde ,  
 Semble prendre plaisir à répandre ses dons.  
 Là toute fleur est belle , & tous les fruits sont bons.  
 Là l'arbre qui nourrit le riche ver à soie ,  
 Borde souvent Cerés , & s'y mêle avec joie.  
 Les Romains découvrant un rocher sourcilleux ,  
 Y bâtirent un Fort qui fut long-tems fameux.  
 A Toulouse en péril , il servoit de barriere.  
 Mais lorsque tant de fiefs couvroient la France entière ,  
 Que chaque possesseur , de Bourg ou de Château ,  
 S'arrogeoit le pouvoir dans son état nouveau.  
 Que la tige des lys , étouffée & flétrie ,  
 Rampoit sur les débris de la France appauvrie ,  
 Lavour rompant son joug pour reprendre des fers ,  
 N'éprouva de long-tems qu'un tissu de revers.  
 Ses Comtes élevoient à peine sa puissance ,  
 Que des dogmes nouveaux , hâtant sa décadence ,  
 Porterent dans son sein un funeste poison.  
 Le goût des nouveautés y germant à foison ,  
 Le Comte de Lavour & sa sœur s'en nourrirent.  
 Dans ce culte étranger leurs vassaux les suivirent ;  
 Et Rome confondant la foiblesse & l'erreur ,  
 Du haut du Vatican fit sentir sa fureur.  
 Rome , qui tint long-tems la balance & la foudre ,

Rome, chez qui les Rois couroient se faire absoudre,  
 Confondit dans ses coups les appuis de Raimond,  
 Tout ce qui d'hérétique osa porter le nom,  
 Proscrit au Vatican, & traité de rebelle,  
 Arrofa de son sang sa croyance nouvelle,  
 La foudre confiée au féroce Monfort;  
 Frappoit incontinent tout Albigeois de mort.  
 Long-tems dans son Château, balançant la fortune,  
 Le Comte fut l'appui de la cause commune;  
 Mais la mort termina le cours de ses exploits.  
 Sa sœur anime envain les soldats par sa voix,  
 Des morts & des mourans les approches jonchées,  
 Les remparts abattus, & les portes forcées.  
 Que faire en ce péril ! mourir eût été mieux,  
 Mais le destin trompa ce projet glorieux.  
 Les armes à la main on saisit l'Héroïne,  
 Et sa perte entraîna la commune ruine.  
 Tout tombe, en criant grace, aux genoux du vainqueur,  
 Sans doute il va donner carrière à son grand cœur.  
 Si Rome dans ses mains a remis la balance,  
 C'est pour que la rigueur le cède à la clémence.  
 Je rougis, & la plume échappe de mes mains.  
 Victimes de la guerre, infortunés humains,  
 Vous m'arrachez des pleurs par vos peines cruelles.  
 Écoutons : c'est l'histoire . . . elle est des plus fidelles.

On vit chargés de fers, quel spectacle d'horreur !  
 Quatre-vingts Chevaliers, braves, remplis d'honneur,  
 Destinés par Monfort à l'infame supplice,  
 Qu'aux crimes les plus bas réserve la justice.  
 Au pied de ces remparts, s'élève un vil poteau,  
 Où le vainqueur marqua leur terme & leur tombeau.

On lisoit sur leurs fronts la honte & la colère ;  
 Quand l'un d'eux s'exprimant d'un ton mâle & sévère ;  
 Amis, leur a-t-il dit ; je vois vos fronts pâlir ;  
 Sachez que ce trépas ne peut nous avilir.  
 Le crime seul rabaisse, ainsi séchez vos larmes ;  
 Qui défend ses foyers, cède au destin des armes.  
 Les cœurs seuls, dénués de toute humanité,  
 Doivent rougir, pleurer sur leur férocité.  
 Quel de vous n'aime mieux être une des victimes,  
 Que d'oser de sang froid ordonner tant de crimes ?  
 Après avoir vaincu de si braves guerriers,  
 Monfort s'oublie au point de souiller ses lauriers ?  
 Ah ! le Ciel à regret lui donne la victoire,  
 Puisqu'il n'en fait jouir sans en ternir la gloire.  
 Il dit, & dans leurs cœurs ce guerrier valeureux,  
 De sa fermeté noble a fait passer les feux.  
 Chacun sans sourciller s'offre & se sacrifie.  
 Déjà vingt Chevaliers ont terminé leur vie.  
 Quand le poteau cédant au poids de tant de corps,  
 Se rompt, & des bourreaux trompe ainsi les efforts.  
 Tout se tait ; mais on lit dans ce morne silence,  
 La surprise, la crainte & même l'espérance.  
 Chacun sur le vainqueur fixe vite les yeux.  
 Mais lui seul inflexible, eût cru trahir les Cieux,  
 De consulter son cœur, d'y chercher la nature,  
 A l'humanité donc ce barbare parjure,  
 Livre au fer destructeur l'élite des guerriers.  
 Ils tombent sous les coups des damas meurtriers.  
 La terre en est jonchée, & de leur sang fumante,  
 Offre un aspect hideux qui glace d'épouvante.  
 L'eau même du fossé qui coule au pied des murs,  
 Au lieu de son cristal roule des flots impurs ;

Et lorsque vers l'Agoût elle s'est approchée,  
La rive incontinent s'en est effarouchée.

*9. monts et de mourans cent montagnes plaintives*  
Il restoit cependant un supplice à Monfort. *Boileau*

Géralde gémissoit dans un cachot du fort.

L'élite des soldats aussitôt se détache,

Vole, & de l'autre affreux, en tumulte l'arrache.

La traîne au pied des murs qui regorgeoient de sang,

Et là, sans respecter sa naissance, son rang,

Les graces de son sexe, & sur-tout sa jeunesse,

Ses pleurs, ses pleurs amers, auxquels tout s'intéresse.

On la livre aux bourreaux, mais le peuple en fureur,

Ménace d'augmenter cette scène d'horreur.

Alors Monfort laissant reposer sa vengeance,

Laisse en doute s'il va céder à la clémence,

Ou verser en secret les flots d'un sang si beau.

Il rappelle Geralde aux portes du Château,

Le pont levé se leve, & sitôt que les portes

Ont fermé dans la cour l'élite des cohortes,

Il fait précipiter dans un puits odieux

Celle qu'il a trouvé souveraine en ces lieux,

De peur que par ses cris sa patrie enhardie

Ne veuille la venger, au mépris de sa vie.

Cela fait, il étale un air calme au dehors,

Quoiqu'en secret, peut-être, il sente des remords.

Tel fut le triste sort de l'illustre Amazonne.

Pleurez sensibles cœurs! la pitié vous l'ordonne;

Sur-tout méfiez-vous de tout culte étranger,

La Comtesse trop tard en connut le danger.

Puisse, au gré de mes vœux, son histoire touchante

Être, pour l'avenir une leçon vivante.

Si ces jours teints de sang ont fui sous les Bourbons ,  
 Que ne devons-nous pas aux Rois que nous avons ?

---

## DISCOURS

EN VERS,

*SUR l'origine de la Nation Française , sur les  
 Fiefs , & le vice de leur établissement.*

**C**E torrent qui prenoit sa source d'un ruisseau ;  
 Cette cité jadis , obscure en son berceau ,  
 Qui du monde connu fut long-tems souveraine ;  
 Rome , prête à porter elle-même la chaîne ,  
 Crouloit de toutes parts , & les enfans du nord  
 Ne suivant à leur tour que la loi du plus fort ;  
 Disputoient ses débris depuis la Sarmatie ,  
 Jusqu'aux déserts pierreux de l'aride Arabie.  
 Tel est de tout état l'inaffable destin ,  
 Il naît , s'éleve , prime , & tend à son déclin.  
 Mais l'Empire Romain dans sa chute diffère  
 De cent états formés par une main vulgaire.  
 Pareil à ces Palais , croulans de vétusté ,  
 Dont les ruines même ont de la majesté.  
 Ses débris ont été des vastes Monarchies ,  
 Qui par les arts , le goût , à leur tour enrichies ,  
 Ont peut-être effacé cette Ville en talens.  
 Quant à ses citoyens , si leurs meurtres brillans ,  
 Du tems dévastateur ont percé les ténèbres ;  
 Si ces déprédateurs sont encore célèbres ,

N'accusons que nos yeux, qui vont chercher le grand,  
 Bien moins dans les vertus que dans leur faux clinquant,  
 La Gaule fut long-tems au nombre des Provinces  
 Qui subirent le joug de ce Sénat de Princes.  
 Mais un essain fondeoit sur elle à coups pressés,  
 Allemands, Cimbres, Gots, & Français entassés,  
 Déchiroient en tout sens cette terre fertile,  
 Réduite à desirer de devenir stérile,  
 Pour n'offrir désormais aux vainqueurs acharnés,  
 Que des cantons déserts & des murs ruinés;  
 Les seuls Français croissant depuis leur arrivée,  
 Opposoient aux revers leur valeur éprouvée.  
 Clovis, un de leurs Rois, triomphant des Romains;  
 De la Gaule à jamais leur ferma les chemins.

A cette époque on voit la Nation Française  
 Ménacer ses voisins, sur lesquels elle pese,  
 S'accroître des débris qui croulent sous ses pas,  
 Heureuse si dès lors le partage d'états  
 N'avoit pas affoibli sa force en son aurore.  
 De ces démembrements le Thrône saigne encore.  
 Usage destructeur, car tous ces grands vassaux,  
 Partageant leurs Comtés en cent petits rameaux,  
 Pour donner aux Cadets des fiefs en appanage,  
 Hâcherent tout l'Etat par ce fréquent partage.  
 La multiplicité de petits souverains,  
 Divisant chaque jour la force en tant de mains,  
 Enerva ce beau tout, dont ils faisoient partie,  
 Et leurs dissentions semèrent l'anarchie.  
 Plusieurs, le fer en main, tyrans de leurs vassaux,  
 Par des droits onéreux aggravèrent leurs maux.  
 Des usages honteux, dont la pudeur s'offense

Dans ces siècles obscurs ont pris jadis naissance.  
 Des Seigneurs dissolus dans leurs petits Châtelz,  
 Faisoient à la beauté des affronts immortels ;  
 C'étoit un privilège aussi cruel qu'inique,  
 De pouvoir offenser une beauté pudique,  
 Et de se faire ensuite un trophée , un honneur,  
 Des plaintes & des cris rendus par la pudeur.  
 D'autres dans leurs Comtés, séjour du brigandage,  
 Exigeoient qu'à genoux on leur rendit hommage,  
 Et d'autres plus hardis, fièrement soutenoient,  
 Relèver de Dieu seul ou du fer qu'ils tenoient.  
 C'étoit un vrai cahos qu'enfantoit la discorde,  
 Tant de droits respectifs étouffoient la concorde ;  
 Les vassaux accablés venoient aux pieds pes Rois,  
 Réclamer , en pleurant , l'humanité , les Loix ;  
 Mais elles se taisoient pendant ce tems de crise.  
 Loin de nous ces auteurs , dont la plume déguise  
 Les malheurs qui suivoient ces tems calamiteux ;  
 Sous cent tyrans rongeurs pouvoit-on être heureux ?  
 Quelques-uns , il est vrai , remplis de bienfaisance,  
 Décorent par leur nom les fastes de la France.  
 Mais plusieurs , dépouillés de toute humanité,  
 Sont encore fameux par leur férocité.  
 Que de maux résultoient de ce tems de misère,  
 Où le pouvoir des Rois étoit vain & précaire !  
 Pour qu'un Gouvernement soit ferme & vigoureux,  
 Il faut que tous ses points ne composent entr'eux  
 Qu'un tout obéissant aux loix de l'harmonie.  
 Par cet accord heureux , il croît , se vivifie ;  
 Le Sceptre honore alors la main du Potentat,  
 Qui n'obéit qu'aux loix dont il tire l'éclat.  
 Mais lorsque chaque branche usurpant la substance ,

En desséchant le tronc l'appauvrit par avancé ;  
 La tige est sans vigueur , les rameaux sont flétris ;  
 Et n'offrent aux regards que des tristes débris.  
 C'est ce qu'on auroit vu , si la Puissance active  
 N'avoit pas repompé la force nutritive ,  
 Qui se perdoit sans fruit dans des nombreux canaux.  
 Vous donc , partisans nés , de ces droits féodaux ,  
 Dont on devoit éteindre à jamais la mémoire ,  
 D'abjurer votre erreur faites-vous vite gloire :  
 Quand même il seroit vrai qu'on eût pour résultat  
 Quelque avantage épars , en morcélant l'État ,  
 Ces fruits instantanés , qui rarement murissent ,  
 Ne parent qu'un moment l'état qu'ils affoiblissent ;  
 Et voilà les malheurs qu'a jadis enfanté ,  
 Par ses démembrements , la féodalité.  
 D'ailleurs , comme on comptoit plus de chefs que de  
 villes ,  
 Tout étoit déchiré par les guerres civiles ;  
 Et l'État appauvri , sans commerce & sans loix ,  
 Malgré le meilleur sol fut toujours aux abois.  
 Dumoins dans nos malheurs , quand l'affreuse discorde ,  
 En épenchant son fiel étouffe la concorde ,  
 Quand l'État est frappé par le glaive de Mars ,  
 L'intérieur repose à l'abri des hasards.

Mais ce colosse enfin n'offre que des ruines , (\*)  
 Et Louis a brûlé l'arbre dans ses racines.  
 Vous , qui voulez sans doute imiter un Héros ;  
 Qui vole à pas pressés , par ses nobles travaux ,

---

(\*) Allusion à l'abolition des mains mortables par notre auguste Souverain.

Se placer à côté du sage Marc Aurele ;  
 Pouvez-vous rencontrer un plus brillant modèle ?  
 Quoi ! lorsque votre Roi , de ses augustes mains ,  
 A fait tomber des fers la honte des humains ,  
 Vous oseriez tarder un instant à le faire ?  
 Suivre ses sages pas est un trop beau salaire ;  
 Allez vous échauffer au feu de ses rayons ,  
 C'est le plus beau foyer , mortels , que nous ayons !

---

## DISCOURS

EN VERS,

*SUR l'hypothèse du refroidissement du  
 Globe.*

**C**OMMENT le sol du nord , peu peuplé de nos jours ,  
 Qui des arts nourriciers n'avoit pas le secours ,  
 Qui n'offre qu'un ciel âpre & de monceaux de glace ,  
 Pouvoit-il enfanter cette innombrable race  
 De barbares armés , qui s'ouvrant un chemin ,  
 Déchiroient en tout sens cet Empire Romain ;  
 Qui long-tems appuya sa grandeur colossale ,  
 Sur les loix , la tactique , & l'ardeur martiale ?  
 Les fastes de l'histoire , en détaillant ces faits ,  
 Sans indiquer la cause annoncent les effets.

Pourquoi dans les déserts de cette Syberie ,  
 Si connus de nos jours par leur intemperie ,  
 Assure-t-on qu'il fut jadis un plus beau tems  
 Où son sol se paroît des roses du printems ?

Lorsqu'on a fossé ses entrailles glacées ;  
 Plusieurs plantes de l'Inde ont paru retracées ;  
 Sur ses rochers empreints de leurs linéamens.  
 Eh ! qui pourroit douter , d'après ces monumens ;  
 Qu'autrefois ces climats chéris de la nature ,  
 Ne fussent très peuplés par leur température ?  
 N'a-t-on pas déterré , dans ces lieux délaissés ,  
 De grands os d'Elephant par monceaux entassés ?  
 Or il est avéré que ce grand quadrupède ,  
 Ne se propage pas même sous un ciel tiède.  
 Que la Zone torride est son seul élément.  
 Ainsi la Syberie originairement ,  
 Éprouva la chaleur qui féconde l'Asie ;  
 A juger de ces faits par leur analogie.

Pourquoi chez les Lapons , le sçavant Maupertuis  
 Lorsqu'il y séjourna , par ordre de Louis ,  
 En dépit des frimats , dont la rigueur désolé ,  
 En parcourant ces lieux , pour mesurer le pôle ;  
 Trouva-t-il sur ses pas des monumens si beaux ,  
 Qui de notre industrie attestoient les travaux ?  
 Sans le fil d'Ariane , où trouver une route  
 Pour sortir triomphant du dédale du doute ?  
 Et ce fil , dont l'esprit réclame le secours ;  
 Qui le tient , si ce n'est le Plin de nos jours ?  
 Je peindrai , d'après lui , le globe en son enfance ;  
 Heureux si pour modèle , ayant son éloquence ,  
 Je donne à mes tableaux un coloris pareil.

Dans l'espace où s'étend l'empire du soleil ;  
 Le vuide subsistoit sans aucune planete ;  
 Mais , en suivant son cours , une vaste comète  
 E ij

Rencontra sur ses pas ce foyer lumineux,  
 Le filon qu'elle creuse, au milieu de ses feux,  
 Fait jaillir un torrent de fluide matière.  
 A peine il s'échappa de sa masse première,  
 Que poussé par le choc qui l'avoit projeté,  
 Il courut plus ou moins, suivant sa densité :  
 Et si l'impulsion éloigna ses parties,  
 Plusieurs qui se touchoient, en globes réunies  
 Obéirent aux loix du premier mouvement.  
 La terre décrivit un éclipse en courant,  
 Autour de ce soleil dont elle est émanée,  
 Fournissant sa carrière au bout de chaque année;  
 D'abord dans un état de liquéfaction,  
 Le globe s'arrondit par son attraction,  
 Conserva quelque tems l'état d'incandescence,  
 Et son feu par degrés perdit sa violence.  
 Le pôle fut l'endroit le plutôt refroidi,  
 Par sa rotation sur son axe arrondi.  
 Mais peu à peu perdant de sa chaleur centrale,  
 Le froid intercepta sa puissance vitale.  
 La végétation expira sur ses bords.  
 Vainement la nature y fit tous ses efforts,  
 Pour reprendre sa force ; une chaîne de glace,  
 Qui s'étendoit toujours, pesant sur sa surface,  
 Chassa vers l'équateur ses frilleux habitans.  
 Et quoique ce climat leur convienne long-tems ;  
 Tôt ou tard assaillis par un froid plus rigide,  
 Ils iront refluer sur la Zone torride.  
 Comment donc direz-vous ? Vous placez l'âge d'or,  
 Dans des lieux où la glace interdit tout abord ;  
 Qui n'offrent aux Vaisseaux que des masses durcies ;  
 Que la rouille du tems semble avoir épaissies.

Et dont l'éternité semble être le berceau ;  
 Mais si l'on a suivi la chaîne en chaque anneau ;  
 On a vu que le tout s'y lie avec justesse.  
 Que la glace du Nord indique sa vieillesse.  
 Les couches qu'elle entasse , annoncent les hyvers ;  
 Qui par succession couvriront l'Univers.  
 Qui sait même si l'eau n'est pas de sa nature ,  
 Une masse de glace aussi froide que dure ?  
 Que les feux du soleil échauffant à propos ,  
 Par l'ébullition arrachent du repos.  
 Tel on voit le métal qu'on verse dans un moule ;  
 Perdre de sa chaleur à l'instant qu'il s'écoule ,  
 Se durcir , & bientôt se former en rameaux.  
 Or quand le feu central n'échauffa plus les eaux ,  
 Le pôle prit alors sa ceinture de glace.  
 Chaque nouvel hyver augmenta sa surface ,  
 Et sans doute qu'un jour , les climats tempérés ,  
 Engourdis par le froid , seront presque ignorés.

La terre perdra donc un jour son feu principe ;  
 Et si nous l'observons , tout être participe ,  
 Sans s'en appercevoir , de cette loi du sort.  
 L'accroissement du froid accélère la mort ;  
 Toute machine enfin cédant à son ravage ,  
 Quand la chaleur s'éteint perd le jeu du rouage ;





# ÉPITRES

---

## ÉPITRE AU SOMMEIL.

**D**U repos des humains ministre si chéri,  
 Sommeil, dont je voudrois être le favori;  
 Pourquoi me refuser ces pavots délectables,  
 Qui, vainqueurs des chagrins, rendent les nuits aimables ?

Depuis que j'ai connu le prix de tes présens,  
 Mes mains sur tes autels ont prodigué l'encens :  
 Ingrat ! rappelle - toi quel en fut le salaire :  
 Tu n'as jetté sur moi que regards de colère.  
 Ton beaume assoupissant adoré des humains,  
 Qu'ailleurs tu prodiguois, souvent, à pleines mains,  
 S'éloignoit de mes yeux par un fatal caprice.  
 L'aurore étoit pour moi le terme d'un supplice ;  
 Et quand l'astre brûlant qui sillonne les Cieux,  
 Éteignoit dans Thetis son flambeau radieux ;  
 Lorsque chaque mortel t'attend dans le silence,  
 Tu me frustrois, cruel, dans ma douce espérance.  
 A ton défaut, l'ennui parcouroit mon chevet,  
 Le chagrin dévorant, la terreur les suivoit ;  
 Ils sembloient épier tous les instans propices,  
 Pour faire de mes nuits un tissu de supplices.  
 Et tous trois sur mes sens épanchant leur poison ;  
 Ébranloient les appuis de ma foible raison,

*j'ai* Loin de moi au seul bruit d'un mouche  
d'une crainte à la fin, s'ouvrant la rigueur  
j'aurais qu'un (55) avait au vol un volu

Mon esprit égaré faisoit des longs voyages ;  
Les souvenirs affreux , les plus tristes images ;  
Occupoient la longueur de la plus longue nuit.  
Quelquefois effrayé par le plus petit bruit,  
Je m'enfonçois de peur dans ma maudite couche ;  
Là , tapi , remuant aussi peu qu'une souche ,  
Je croyois que quelqu'un sur ma chambre marchoit ;  
Ou qu'auprès de mon lit quelque ombre s'approchoit.  
Plus froid qu'un bloc de marbre , & maudissant ma  
peine ,

J'étouffois dans mon lit sans oser prendre haleine.  
Mais enfin , bannissant ma crainte peu à peu ,  
Je pensois qu'un voisin crioit : au feu , au feu ,  
Et prêtant aussitôt une oreille effrayée ,  
Je croyois que la rue étoit incendiée.  
Le moyen de dormir après ce trouble-là ?  
Et voilà tes faveurs , Dieu cruel ! les voilà.  
L'insomnie ou la peur , sont la nuit mon partage ;  
Et peut-être tu ris , de bon cœur , quand j'enrage.  
Qu'heureux trois fois heureux , est le mortel content ,  
Qui dans un lit bien mou , dort en paix , & s'étend.  
Qui de songes charmans , entouré dans sa couche ,  
N'entend pas remuer , Rat , ni Souris , ni Mouche.  
Rois , votre sort est beau , mais quand un rustre dort ,  
Qu'il ronfle en faux-bourdon , va-t-il de votre sort  
Envier le bonheur ? Sa paille est lit de roses ,  
Et l'ivresse d'un songe embellit toutes choses.  
Pour moi , quand par hasard je sommeille un instant ;  
Deux gros matous rivaux font un bruit effrayant.  
Chacun des champions combat pour son héléne ,  
Et le sang du plus foible ensanglante l'arène.  
La fureur à tel point anime leur combat ,

Qu'à l'entendre, on diroit que le plancher s'abbat  
 Bien plus : d'un charriot la masse épouvantable  
 Fait crier le payé sous le poids qui l'accable.  
 Six chevaux ruinés, font d'un pas tremblotant,  
 Rouler ce magasin que l'avarice attend.

Il creuse dans cent lieux de profondes ornières.  
 Le Chartier pris de vin, jure de cent manières,  
 Et fait pleuvoir les coups sur le cheval retif.  
 Je maudis mon destin ; mais tandis que pensif,  
 Je fais du mauvais sang dans ces tristes demeures,  
 Un horloge ~~éternelle~~ enfin les lentes heures ;  
 Met le comble en sonnant au malheur qui me fuit,  
 Et m'apprend, par deux fois, qu'à peine il est minuit.  
 Vainement à genoux mon ardente prière,  
 Attend que tes pavots humectent ma paupière ;  
 Je n'implore qu'un maître, ingrat & courroucé ;  
 Ou si pour un instant de fatigue harrassé,  
 Je tâte un tant soit peu du pavot narcotique,  
 De quelque maudit chien la nocturne musique,  
 Interrompant le cours d'un si rare sommeil,  
 Me force de pester contre un maudit reveil.  
 Ou quelque songe affreux me glaçant d'épouvante,  
 Rend pour une heure, au moins, mon ame chance-  
 lante ;  
 Une autre fois j'entends, les cris de cet oiseau,  
 Que le peuple soutient présager le tombeau.  
 Ou la foudre ébranlant ma couche qu'elle éclaire,  
 Chasse la pâle nuit par des traits de lumière.  
 Et dans l'instant après, l'eau qui fond sur les toits,  
 Menace d'abîmer la maison sous le poids.  
 Cependant, incertain s'il n'est pas jour encore,  
 Je peste de bon cœur contre la lente aurore ;

Et m'étendant vingt fois, vingt fois frottant mes yeux,  
 Je pense que le jour fuit pour jamais ces lieux.  
 Mais lorsque de le voir, chagrin, je désespère,  
 Prenant souvent pour lui la lune qui m'éclaire,  
 Les Cloches, dont le bruit remplit tous les quartiers  
 M'annoncent que Phébus va piquer ses coursiers.  
 Aussitôt, rassemblant la force qui me reste,  
 Je m'arrache en fureur d'un lit que je déteste.  
 Mais à peine levé, la fatigue ou l'ennui,  
 Font que je pleure encor le sommeil qui m'a fui.  
 Vous, qui bien calfeutrés, dans une alcove sombre  
 Où les trois quarts du jour la nuit étend son ombre,  
 Passez, à bien dormir, tout le tour du cadran,  
 Comment vous figurer que désolé, souffrant,  
 Quelqu'un plus veille alors ? Mal d'autrui n'est que  
 songe.

Voilà pourtant les maux où ta rigueur me plonge,  
 Morphée ; oublies-tu, quelle en est la longueur ?  
 Peut-être quelque jour, sensible à mon malheur,  
 Sécouant sur mon front ton rameau somnifère,  
 Douze heures de sommeil, deviendront le salaire,  
 De celui que ta main se plaît à repousser.  
 A ce soir ; je t'attends : puisses-tu m'exaucer !





## É P I T R E

*A Mademoiselle JULIE, sur sa Retraite.*

**L**E monde étoit votre partage ;  
 Et quand le Ciel, pour appanage,  
 Vous donna ces yeux séducteurs,  
 Qui tendoient un piège au plus sage ;  
 Quand il peignit votre visage,  
 Du vif éclat de ces couleurs,  
 Qui pareroient même les fleurs ;  
 C'étoit pour ravir notre hommage  
 A l'unisson de vos deux sœurs,  
 Et non pour bannir à votre âge,  
 Les jeux, les ris, & leurs douceurs.

Je dis plus, une fille aimable,  
 Se doit à la société.

C'est une dette véritable  
 Qu'en plaisant elle a contracté.

Le public, ce juge intraitable,  
 N'imputera qu'à la fierté,  
 Votre projet mal concerté.

Et je vous crois inexcusable,  
 D'ensevelir votre beauté.

Quoi ! ce seroit l'austérité  
 Qui rendroit seule respectable ?

Sans outrer la sévérité

L'on peut être recommandable.

Avec beaucoup d'égalité,  
Du maintien, de l'honnêteté;  
Une conduite irréprochable,  
L'on est & sage, & raisonnable!

Dans le printems de vos beaux jours,  
Vous voulez boudier les amours,  
Quel projet aimable J U L I E !  
Le cœur sans doute le dénie;  
Il a ses droits à répéter.  
Si vous daignez le consulter,  
Tous vos projets, je vous l'assure;  
Ne sauroient jamais résister  
Au cri touchant de la nature;

Revenez embellir ces lieux,  
Où les ris marquent votre place.  
Vous fites le charme des yeux,  
Quand dans vos pas délicieux,  
Vous joigniez l'oreille à la grace.  
Le plaisir que vous traitiez mieux,  
Semoit de fleurs, ce court espace,  
Qu'il rend aimable & précieux.  
Eh ! quel dépit si sérieux  
A donc pu causer sa disgrâce ?



## É P I T R E

*À Mademoiselle Du..... sur son voyage à Luc.*

**D**epuis que la sœur des trois Grâces  
 Court embellir un Ciel nouveau,  
 L'ennui ne quitte plus mes traces,  
 Et le chagrin est mon bourreau,  
 Triste, pensif & solitaire,  
 Je semble craindre le plaisir,  
 Et de voyager à Cithère,  
 Je ne sens plus aucun desir.  
 Les grands malheurs laissent un vide;  
 Le dégoût marche à côté d'eux,  
 Et le cœur devenu timide,  
 Ose à peine former des vœux.  
 Pour vous, qui brillez au Village,  
 Et qui vous faites des sujets,  
 Des cœurs sensibles & bienfaits;  
 Vous nous laissez pour appanage,  
 Une ample moisson de regrets.  
 Lorsque le goût, la sympathie,  
 Forment les nœuds de l'amitié,  
 L'espoir d'aimer toute la vie,  
 Les embellit de la moitié.  
 Mais si le destin nous arrache,  
 L'aimable bien qui nous attache,  
 Alors le cœur déçu, voudroit  
 Ignorer ce qu'il savouroit,

Mais

Mais que fais-je ? je moralise ;  
 Pour cette fois pardonnez-moi,  
 L'esprit se ressent de la crise,  
 Lorsque le cœur n'est pas à soi.

## E P I T R E

Madame la Marquise d'AVESSINS, sur  
 la naissance du petit Vi\*\*\*\*

**N**ous voici donc enfin Marquise,  
 Au tems prédit par Appollon. *ou p. d. d. d.*  
 Est-il un Dieu qui prophétise  
 Comme celui de l'hélicon ?  
 Tout ce qu'il dit se réalise,  
 Puisque nous avons un Poupon ; *le petit poupon*  
 Qui deviendra, sans qu'on le dise ;  
 Un personnage de renom.  
 Pour moi j'aurai la barbe grise ;  
 Quand il suivra quelque Bourbon ;  
 Contre les Rois de la Tamise,  
 Et l'étendard de Cupidon ;  
 Mais je desire tout de bon,  
 Que le Dieu Mars le favorise ;  
 De lauriers cueillis à foison ;  
 Et l'amour, d'un jeune tendron ;  
 Qui l'adore & qui s'humanise,  
 En attendant je m'applaudis  
 De sa naissance, qui ramène  
 Ici son aimable marraine.

Elle que les jeux & les ris ;  
 Reconnoissent pour souveraine ;  
 Qui tantôt réunit sans peine ,  
 A l'esprit juste , un goût exquis ;  
 Et qui tantôt dans nos lambris ,  
 En retraçant la vie humaine ,  
 Sait trouver la route certaine ,  
 Pour attacher nos cœurs surpris ;  
 Et changer le lieu de la scène ,  
 En vrai théâtre de Paris.

(\*) O Castres ! Ville trop heureuse ;  
 Tu te vantes de tes plaisirs ; *plaisirs - us*  
 Mais n'es-tu pas trop orgueilleuse ?  
 A quoi donc tiennent tous ces ris ?  
 A la mort d'un Octogenaire ,  
 Qui chancelle près du cercueil.  
 Dès lors tous les plaisirs en deuil ;  
 Suivront le destin de leur mère :  
 Car si jamais , loin de tes murs ;  
 D'Aveslins va couler sa vie ,  
 Je vois sur ses appuis peu sûrs ,  
 Crouler le temple de Thalie.

Mais revenons à mon sujet ;  
 Il me reste des vœux à faire ,  
 Pour le bonheur du marmouzet  
 Que depuis peu le jour éclaire.  
 Je le déclare heureux en tout ,

---

(\*) Allusion à la Comédie Bourgeoise , dans laquelle  
 Madame d'Aveslins joue un des premiers rôles , avec le  
 plus grand succès.

Si, digne émule de son père;  
 Il joint aux vertus de sa mère,  
 Et votre esprit & votre goût.

## É P I T R E

*A Madame de la JONQUIERE, sur le  
 retour de son Mari.*

**L'**Hymen va déposer les lauriers à vos pieds,  
 Que le mirthe les embélisse.  
 Il est bien tems qu'hymen unisse  
 Deux cœurs qui, pour l'État, s'étoient sacrifiés.  
 On ne juge d'un sacrifice,  
 Que par l'effort qu'il coûte à celui qui l'a fait.  
 Or qu'un Héros guerrier vole où l'honneur se plaît;  
 Pour tout Français c'est un délice.  
 Mais qu'il quitte Vénus, le triomphe est complet;  
 Je dis Vénus, sans crainte d'en trop dire.  
 Car, si la Reine de Paphos,  
 Comme elle fit jadis, sortoit du sein des flots;  
 Elle seroit vaincue en vous voyant sourire.

Quelque démangeaison qu'il me prenne d'écrire!  
 A l'aspect de ces traits, que nous admirons tous,  
 La prudence me dit de déposer ma lyre;  
 L'éloge, quel qu'il fût, seroit moins beau que vous.

Les Muses bouderont, je ne saurois qu'y faire;  
 Pensent-elles avoir d'assez vives couleurs,  
 Pour peindre d'une main légère

Un tein , digne rival du veloûté des fleurs ?  
 Et ce seroit bien autre chose ,  
 S'il falloit dire un petit mot  
 De l'accord de vos traits , de vos levres de rose ,  
 De ces cheveux bouclés , dont l'ébene repose  
 Sur des lys dont l'éclat éblouit aussitôt.  
 Ma muse s'y perdrait , le silence est son lot.

Que si pourtant belle Comtesse ,  
 Vous vous intéressez à l'honneur du Permesse ,  
 Il est un beau moyen de l'immortaliser.  
 Tout Poète nous intéresse ,  
 Quand les graces , d'une caresse ,  
 Ont daigné le favoriser ;  
 Daignez me les prêter , vous les menez sans cesse.

---

## ÉPITRE ALLEGORIQUE

*A ma Nièce.*

**Q**uoiqu'il plaise à Monsieur Morphée  
 De me boudier presque toujours ,  
 Il m'a conduit la nuit passée ,  
 Dans la région des amours.  
 Quand j'eus passé par maint village ,  
 Que l'on appelle les soupirs ,  
 Qui de tout tems fut l'appanage  
 Des vents légers , nommés zéphirs ;  
 J'arrive au Château des desirs.  
 Là des Amans une cohorte ,  
 Assiégent sans cesse la porte ,

Munis des plus jolis présens ;  
 En laz d'amour, bouquets, rubans ;  
 Même portraits de leur figure ,  
 Où l'on diroit qu'à la nature  
 L'art ait dérobé son secret.  
 Plus loin un bois touffu paroît ;  
 Où des routes toujours fleuries ,  
 Menent aux tendres rêveries.  
 On le nomme le rendez-vous ;  
 Des Amans heureux c'est l'asyle  
 Là, loin des curieux jaloux ,  
 Tout sexe , avec plaisir , s'exile.  
 Dans ce bosquet en tapinois ,  
 Souvent maint Amant téméraire ,  
 Avec audace étend ses droits ,  
 Jusqu'au vieux Château de Cithère.  
 Deux rangs de mirthes en berceau ,  
 Où l'amour avec art marie  
 Le verd gracieux du rameau ,  
 Avec la rose épanouïe ;  
 Prêtent l'ombrage le plus beau ,  
 Pour arriver à ce Château.  
 Des plaisirs la troupe infantine ,  
 Dans ses jardins joue & badine.  
 Le chagrin même , à ce qu'on dit ,  
 En vrai plaisir s'y convertit.  
 Ces façades sont décorées  
 Des guirlandes & des trophées ;  
 De ceux que l'amour a flatés ;  
 On dit que l'orgueil y réside.  
 Bref , le Palais même d'Armide ,  
 Ses eaux , ses jardins enchantés ,

N'ont rien d'égal à ses beautés,  
 Mais ce que l'on croiroit à peine,  
 Malgré de témoins trop certains ;  
 Lorsque dégagé de sa chaîne,  
 On a franchi ce beau Domaine,  
 Le repentir est aux confins.  
 Ses terres servent de limites  
 Aux régions que j'ai décrites,  
 Tout près du pays des chagrins.

Ma plume, sous ce faible emblème,  
 Que la raison dicte elle-même,  
 Veut vous instruire en badinant.  
 Rappelez-vous donc qu'en aimant,  
 Quand beauté marche avec jeunesse,  
 Si dans la coupe enchanteresse,  
 L'on boit l'oubli de son devoir ;  
 Il ne reste, après cette ivresse,  
 Que la honte ou le désespoir.

---

## É P I T R E

*A Monsieur D. V. sur les agrémens de sa  
 Maison de Campagne.*

**D**E cette paisible retraite,  
 Ou, sans attendre tes desirs,  
 Le plaisir, en habit de fête,  
 Accourt pour charmer tes loisirs ;  
 Ma musé tente la peinture.  
 Si tu trouves que le tableau

N'approche en rien de la nature ;  
L'amitié guida le pinceau ,  
Et ce sentiment me rassure.

Dieux ! quels principes odorans  
Viennent réjouir tous mes sens.  
Le parfum que la fraise exhale ,  
Annonce les nombreux présens ,  
Que l'Été riche ensuite étale.  
Là la nature en son printems ,  
Déploie une sève amicale ;  
Et cette mère libérale ,  
Souvent prodigue en même tems ;  
A côté des fruits ravissans ,  
Des fleurs dont le parfum égale ,  
Celui des lieux où croît l'encens.  
Ici , dans des enclos naissans ,  
Le cœur pourpré de la cerise  
Se mêle au pâle velouté *une douce*  
De cette prune , douce , exquise ,  
Dont le nom peint la primauté.  
Plus loin la Nymphé qui s'éveille ,  
Pour faire à Pomone sa cour ,  
Voit le carmin de la groseille ,  
Et l'or des muscats d'une treille ,  
La solliciter tour-à-tour.  
Son œil regarde avec envie  
Ce fruit transporté de Pavie ,  
Qui , sous le duvet le plus beau ,  
Cache les trésors de son eau.  
Et sa rivale , qui cueillie ,  
Laisse détacher son noyau.

Les vignes en sont parfémées ;  
 Mais pour attraper tout glouton ;  
 Des dards aigus d'un verd buisson ;  
 Les palissades sont armées.  
 Un peu plus loin , de la maison,  
 Sur une nate de gazon ,  
 Une muraille verdoyante ,  
 D'une charmille obéissante ;  
 Nargue en automne l'aquilon.  
 Tout près un bois , séjour des Muses ,  
 Où naît souvent le champignon ,  
 Enlasse ses routes confuses ,  
 Pour conduire à ce beau vallon ;  
 Où dans tes loisirs tu t'amuses ,  
 'A diviser un clair ruisseau ,  
 Pour étancher avec son eau ,  
 La soif des peupliers d'Italie.  
 Et quand je monte à ta maison ;  
 Je crois alors à la magie ,  
 Et que l'Amante de Jason  
 Ou les Fées l'ont embellie.  
 Mais rien ne surpasse en appas.  
 Le plateau qui lui sert de thrône.  
 Partout où vous portez vos pas ,  
 C'est un lointain qui vous étonne ,  
 Soit par sa belle majesté ,  
 Ou sa riche fécondité.  
 Enfin , va-t-on dans le Parterre ,  
 On y voit ces arbres féconds ,  
 Qui dans l'hyver parent leur serre ,  
 Courbés sous l'or de leurs fruits ronds .

Bref, c'est bien là que la nature  
 Offre ses trésors enchanteurs ;  
 Et pour qu'on goûte ses faveurs ,  
 Avec une volupté pure ,  
 C'est le meilleur de tous les cœurs  
 Qui vous les donne sans mesure. ( \* )

---

## ÉPITRE MORALE, SUR LES PLAISIRS SIMPLES.

**J**E m'asseois sur vos bords majestueux rivage ,  
 Dont les arbres touffus me prêtent un ombrage ,  
 Où je trouve un abri contre les feux du jour.  
 Le silence & la paix fixent ici leur cour.  
 Que la belle nature est pompeuse & parée !  
 Sa Robe d'un beau verd est de fleurs diaprée.  
 Pour le vulgaire épais , un Pré n'est que du foin ;  
 Le sage approche , admire , il divise avec soin ,  
 De l'essain verdoyant les familles fleuries ;  
 En distingue plusieurs d'Hypocrate chéries.  
 Ainsi , ce qui pour l'un , est à peine un plaisir ,  
 Est suave , pour qui fait sentir & jouir.  
 Seroit-ce donc en nous que le bonheur réside ?  
 Sans doute , quand l'esprit , judicieux , solide ,  
 Sans aller s'égarer dans la mer des souhaits ,  
 Se contente des biens que la nature a faits.  
 Ici de l'eau qui fuit j'entends le doux murmure ;  
 Ces fleurs flattent les yeux & leur odeur est pure.

---

( \* ) La Campagne dont l'Auteur a fait ici la description ,  
 est un des plus rians séjours qu'il y ait peut-être en Province.

Philomèle se plaint , & son gozier ravit.  
A ses accords touchans le cœur flétri revit.

Etre usé ! ce bonheur glisseroit sur ton ame.  
Il te faut des plaisirs qui soient paîtris de flamme ;  
Qui sapent la santé jusqu'à ses fondemens.  
Tu voudrois réunir un tissu de momens  
Si fortunés , qu'alors , cette trop courte vie ,  
D'instans délicieux ne fut qu'une série.  
Insensé ! le bonheur doit son être aux besoins.  
Le plus sage est celui qui s'en forge le moins.  
Le destin rarement se répand en largesses.  
Mais cédon's à l'attrait de ses moindres caresses ;  
C'est toujours un présent qu'un avare nous fait,  
Auquel peut-être un jour il aura du regret.  
L'épine du Rosier pique toute l'année ,  
Il n'est qu'une saison de ses fleurs couronnée.  
N'est-ce pas un bonheur que d'éviter un mal ?  
Pour rendre notre lot un peu moins inégal ,  
Aux plus simples plaisirs donnons de l'énergie ,  
Et de l'excès en tout sachons bannir l'orgie.  
La jouissance vive émousse trop les sens ,  
Elle déplace l'ame & nous rend languissans.  
Après la volupté le cœur ressent un vide ;  
C'est une beauté fraîche & qui bientôt se ride.

O vous ! qui recherchez la route du bonheur ,  
Sachez qu'il fuit , sur tout , le désordre du cœur ;  
Et que si l'on pouvoit trouver le bien suprême ,  
Son fondement seroit la paix avec soi-même.



## É P I T R E

*A Mademoiselle F..... qui étoit à la  
Campagne.*

**V**ous parcourez cette pélouse,  
Ce tapis d'un verd gracieux,  
Que le Ciel fit pour plaire aux yeux.  
Ah ! de nos vains plaisirs ne soyez point jalouse,  
Les vôtres valent cent fois mieux.  
Oui, c'est aux champs, dans la retraite,  
Que le bonheur cueillit ces fleurs,  
Qui rendent l'ame satisfaite,  
Sans fatiguer par leurs odeurs.  
La santé, qu'aucun bien n'égale,  
Se plaît sur tout dans les Hameaux.  
Là, les parfums exquis que la nature exhale,  
Et les richesses qu'elle étale,  
Offrent de si rians tableaux,  
Que qui n'est point blasé les trouve toujours beaux,  
Tandis que la monotonie,  
Préside seule à notre vie,  
Et l'infeste de son dégoût ;  
Vous oubliez aux champs que vous êtes jolie ;  
Chantez souvent, riez de tout ;  
Gardez une ame épanouie,  
Où le plaisir tient le haut bout.  
Des soucis, chassez la cohorte,  
Et si l'enfant qui fait aimer,

Veut tenter de vous enflammer ,  
 Vous le mettez vite à la porte.  
 Ah ! que nos jours sont différens.  
 Pour moi , je suis son tributaire.  
 Et quoique les soucis cuisans ,  
 Naissent à la Cour de Cithère.  
 Que je touche à mes quarante ans.  
 Je me suis placé sur les rangs ,  
 Et peut-être je voudrois plaire ,  
 Lorsque j'aurai les cheveux blancs.  
 Vous allez traiter de manie ,  
 Ce que j'appelle un vrai besoin.  
 Mais dans ce court trajet , que l'on nomme la vie ,  
 Du vrai bonheur on est bien loin ,  
 Si l'amour de son doigt ne guide la bouffole.  
 Assez & trop souvent la raison assourdit ,  
 Et rend amer ce qu'elle dit ;  
 L'amour bien plus habile , en égarant console.  
 Son joug qu'on ne craint point , fait aimer le vain-  
 queur ;  
 S'il donne des leçons elles flattent le cœur ,  
 C'est l'unique Régent dont on aime l'école.



**A T I S E T P S I C H É ,**  
**O D E E N D I A L O G U E .**

A T I S .

**P** Siché , vois-tu cette pélouse ;  
 Qu'amour exprès couvre de fleurs ?  
 Quel Trône ! eh bien , sois en jalouse ;  
 Joins y tes feux à mes ardeurs.  
 Tout se tait , même Philomèle.  
 Jamais la nuit ne fut si belle ;  
 Elle t'invite au doux plaisir.  
 Suis-moi . . . . Quoi ! ton amour balance }  
 Ah ! tout retard est une offense ,  
 Un vrai larcin fait au desir.

P S I C H É .

Avec quel art veux-tu séduire  
 Ce cœur trop facile à tenter ;  
 Il touche presque à son délire ,  
 Cruel ! tremble d'en profiter.  
 Tu brûles de faire trophée ,  
 Chez quelque rivale cachée ,  
 De la foiblesse que j'aurois ;  
 Que cette idée est effrayante !  
 Elle raffermît ton Amante ,  
 Non , je ne céderai jamais.

A T I S .

Ainsi le mirthe que m'apprête  
 Le Dieu de l'ombre & du secret ,

G

S'éloignera donc de ma tête ?  
 Cruelle , pour toi j'ai tout fait !  
 Je quitte un objet qui m'adore ,  
 Pour celui dont j'attends encore  
 Un léger plaisir qui me fuit.  
 Non , tu ne fus jamais sensible.  
 Un refus est chose impossible ,  
 Quand le sentiment nous conduit.

## P S I C H É.

Ingrat ! tu veux donc que j'abjure ;  
 La pudeur , pour ton vain desir.  
 Et que j'étouffe son murmure ;  
 Ce dessein seul me fait rougir.  
 Respecte une loi trop sévère ,  
 Que rien ne fait vainement taire ;  
 A ces traits je te connoîtrai.  
 Pourrois-tu trouver quelques charmes,  
 A voir couler d'amères larmes ?  
 Arrête , & je t'adorerai.

## A T I S.

Achève , arrache-moi cruelle ;  
 Cet amour que tu m'as donné.  
 Je rougirois d'être fidelle  
 Après ce refus obstiné.  
 Rends à mon ame confondue ,  
 Cette raison que j'ai perdue ;  
 Toi seule as creusé son tombeau.  
 Et... Mais.... Ah! ... ta bouche me presse.  
 Oui , tu partages mon ivresse.  
 Diane | cache ton flambeau.

*pour Psyché*

---



---

S T A N C E S.

---



---

LA PARFAITE INDIFFÉRENCE,  
S T A N C E S.

*Qui sont une légère imitation d'une belle Ode de  
l'Abbé Métastasio.*

**J**E respire Pfiché, grace à ta tromperie,  
Les Dieux ont pris pitié du sort d'un malheureux,  
De ses pesans liens mon ame est affranchie,  
Non ce n'est point un songe, & j'ai brisé mes nœuds.

Mon cœur à tout regret prête si peu d'asyle,  
Que mon feu dédaigné se refuse au dépit:  
Si l'on nomme Pfiché, je suis calme & tranquille,  
Sans trouble je te voi, mon cœur s'en applaudit.

Tu ne me poursuis plus dans les bras de Morphée,  
Ton image au reveil ne sauroit m'émouvoir.  
Tu n'es plus cet objet, si cher à ma pensée;  
Et sans peine ou plaisir, je suis prêt à te voir.

Sans rien sentir pour toi je parle de tes charmes,  
Je rappelle tes torts sans en être touché.  
Ta vue, ton approche, est pour moi sans allarmes;  
Mon rival t'applaudit, je n'en suis plus fâché.

Fixe-moi d'un œil sec, ou daigne me sourire;  
 Parle-moi fièrement ou bien avec douceur.  
 Ta bouche sur mes sens a perdu son empire,  
 Tes yeux ne savent plus le chemin de mon cœur.

Gai; ma gaité n'est plus, ingrâte, ton ouvrage,  
 Les ris sans ton secours folâtroient avec moi;  
 Triste, tu ne saurois dissiper ce nuage,  
 Et les lieux sans attrait m'ennuieroient avec toi.

Belle encore à mes yeux, admire ma franchise!  
 Tu ne me paroïs plus la reine des beautés,  
 Je vois à ce beau corps, qui causoit ma surprise,  
 Des défauts qu'autrefois j'eusse même vantés.

Honteux; je l'avouerais, quand je brisai ma chaîne,  
 Je crus mourir, je crus mon cœur anéanti,  
 Mais on hasarde tout, quand une ame hautaine,  
 Sous un joug accablant nous tient assujetti.

Pour se débarrasser de la glu qui le lie,  
 L'oiseau quitte en fuyant son plus bel ornement,  
 Mais sa légèreté, pour cette fois punie,  
 Le rend sage, & l'appât s'offre à lui vainement.

Ne va pas me taxer de trop de confiance,  
 Si j'ose me vanter d'avoir rompu mes fers,  
 L'instinct qui fait parler des dangers de l'enfance,  
 Me porte à retracer les maux que j'ai soufferts.

Le guerrier retiré fait voir ses cicatrices,  
 Nous peint l'horreur, la mort, marchant à ses côtés  
 L'esclave délivré de ses affreux supplices,  
 Fait voir avec plaisir les fers qu'il a portés, . . .

Ce que je dis est vrai, sans haine, sans colère;  
 Crois le, ne le crois pas, peu m'importe après tout;  
 Tu peux ou m'approuver, me blâmer, ou te taire;  
 Quand on est sans amour, à tout on se résout.

Tu perds un cœur sincère, & moi, le plus volage.  
 J'ignore qui plutôt pourra s'en repentir:  
 Mais je fais que mon cœur, chériffoit l'esclavage;  
 Et qu'il tardoit au tien, perfide, d'en sortir.

## S T A N C E S

### *Sur un Départ.*

**B**erceau de mon amour, témoin de ma souffrance;  
 Beaux lieux, toujours je vous chéris,  
 Quoiqu'à mes yeux mouillés, vous n'offriez plus  
 Hortence,  
 Qui m'enchantoit par son souris.

C'est là, oui, dans ces lieux, que sa main caressante;  
 Pressa la mienne tendrement.  
 Ses yeux, l'heure, le jour, tout flattoit mon attente,  
 Je me crus heureux un moment.

Esprit vite déçu; quelle est mon amertume,  
 Lorsqu'elle m'apprend son départ!  
 A peine dans mon cœur, un faible espoir s'allume;  
 Qu'elle m'y plonge le poignard.

Ce sont là de tes jeux, enfant que l'on caresse,  
 Tu nous présentes un appât;

S'y prend-on ? Le chagrin succède à la promesse ;  
Et qui pis est, tu ris tout bas.

Peut-être que déjà , dans cet heureux asyle ,  
Qui la récèle à mon regret ,  
Hortense , à d'autres nœuds, présente un cœur docile ;  
Malgré le serment qu'elle a fait,

Ah ! revenez fidelle , & mon cœur vous pardonne.  
Pourquoi rompre de si beaux nœuds ?  
S'il est quelque regret , l'inconstance le donne ;  
Qui vit fidelle est seul heureux.

## S T A N C E S

### *A la Santé.*

**D**Oux charme de nos jours, adorable santé,  
Reine des vrais plaisirs auxquels tu donnes l'être,  
Ah ! que je te chéris ; hâte-toi de paroître,  
Tu mérites la pomme avant la volupté.

Est-il quelque plaisir que la santé ne donne ?  
Sans elle l'on devient triste, morne & distrait,  
L'ennui, le sombre ennui, par elle disparoît,  
Et les moindres douceurs sa main les assaisonne.

L'amour même à ses loix se voit subordonné,  
Sans elle, ses faveurs deviennent amertume :  
Son mirthe se flétrit, son autel se consume,  
Lorsque de la Déesse on est abandonné.

Oui, toi seule, ô fanté ! mérites de nous plaire,  
 Heureux qui fait garder tes trésors précieux.  
 Si l'Olympe à la mort n'avoit pu se soustraire,  
 Ton autel eût été le seul autel des Dieux.

## S T A N C E S

### *Sur une Infidélité.*

**Q**Uoi ! d'un cœur ulcéré vous voulez des services ?  
 Ce triomphe seroit trop doux.

Assez & trop long-tems, j'ai suivi vos caprices,  
 Vous ne me verrez plus, ingrante, à vos genoux.

Le bandeau tombe enfin, & je me rends justice.

Mes soins pouvoient-ils vous toucher ?

Non, il vous faut un cœur instruit par l'artifice,  
 Et qui sache sur tout se faire rechercher.

Le mobile caprice est l'élément des femmes,

Leur intérêt est la légereté,

Et malgré leur adresse à déguiser leurs ames ;

On voit percer leur goût pour la futilité.

Aimez, brûlez, rampez, ce n'est que bagatelle ;

Vous n'êtes qu'un homme affomant.

Mais soyez un Narcisse, ayez la jambe belle,

Sans plus long examen vous devenez charmant.

Près du Sexe on peut tout, si l'on n'est que frivole ;

Il rit au nez du complaisant.

La pomme est réservée à quelque faribole,  
 Qu'un petit maître fat, dit d'un air suffisant.  
 Pour moi, qui sur vos pas, conduit par mon étoile,  
 Volai d'un air trop empressé,  
 J'ai pénétré ce cœur enveloppé d'un voile,  
 Car rien n'échappe aux yeux d'un homme intéressé.  
 J'ai vu près du dégoût, l'indifférence naître,  
 Sous l'écorce de l'amitié;  
 Et Lindor, qu'on feignoit à peine de connoître,  
 De ce cœur déguisé posséder la moitié.  
 Honteux, je l'avouerais, de servir de trophée  
 Au rival que vous chérissiez,  
 Ma vanité confuse, en fut trop offensée,  
 Pour ne pas m'empêcher de ramper à vos pieds,  
 Dès-lors, à ma raison je demandai des armes,  
 Le dépit me favorisa.  
 Je cherchai ma blessure, & pour morguer vos charmes,  
 La fierté prit le trait, l'arracha, le brisa.  
 Ah ! comblez, j'y souferis, le cœur de ce volage.  
 Il va sans doute me venger.  
 Car, quand le Sceptre même, agréroit son hommage,  
 Le goût du changement l'induiroit à changer.

---

### PORTRAIT DE L'AMOUR.

**C**'Est un tyran aimable, & qui dore ses chaînes.  
 On est heureux s'il nous sourit.  
 Sous des dehors naïfs il cache de l'esprit,  
 Et change en vrais plaisirs les larmes & les peines.



S O N N E T S.

---

S O N N E T ,

*Sur la grandeur de Dieu. C'est lui-même  
qui parle.*

○ Rdonnateur des Cieux , j'imprime à la nature ;  
La force , la chaleur , l'attrait , le sentiment ,  
Je donne aux fruits exquis , le goût & l'agrément ,  
Aux fleurs leur doux parfum , & leur riche parure.

C'est moi , qui fais briller d'une lumière pure ,  
Ces astres que ma voix appella du néant ,  
J'appaise le courroux d'un fougueux élément ,  
Opposant à ses flots une barrière sûre.

Tout se taît dans les Cieux , en entendant ma voix ,  
La terre , en s'inclinant , adore aussi mes loix ;  
J'épure le soleil que mon éclat efface.

Enfin Roi sans rival , vrai principe du bien ;  
Je lance , en me jouant , les mondes dans l'espace ;  
Et comme je suis Dieu , devant moi tout n'est rien.



---



---

## SONNET,

*Sur la présente guerre avec l'Angleterre.*

**Q**uel feu calamiteux embrase tant d'États ?  
 La discorde triomphe , & sa main sanguinaire ,  
 Moissonne sans pitié des milliers de soldats ;  
 Savourant à longs traits la publique misère.

Albion ! c'est le fruit de tes tristes débats ;  
 Tu dévores des yeux l'un & l'autre hémisphère ,  
 Tu braves pour régner , la foudre , les combats ,  
 La sagesse d'Auguste , & tout l'or de l'Ibère.

Mais tremble , tu pourrois trouver un tel écueil ,  
 Qu'il mit en mille éclats , ton Sceptre , ton orgueil ,  
 Et couvrit l'univers de ton vaste naufrage.

Songe que le Trident échappe de ta main ,  
 Et que l'on doit trembler des suites de l'orage ,  
 Quand on a contre soi , **LOUIS** & le destin (\*).

*Destaing que c'est*

---



---

## LA BELLE DORMEUSE,

### SONNET.

**S**ur un mont de Duvet qu'éleva la mollesse ,  
 Dans deux draps qu'une Fée avoit sans doute ourdis ,  
 Un Ange féminin , en qui tout intéresse ,

---

(\*) Allusion au Comte Destaing ; ce Sonnet fut fait alors

Abandonne au sommeil ses yeux appésantis.

Elle ne porte plus ce corset qui la presse,  
Et je puis admirer cette touffe de lys,  
Dont le flux & reflux, qui l'agite sans cesse,  
Laisse même entrevoir deux boutons de rubis.

Quels trésors délicats ! art, richesse, parure ;  
Non ; si j'en crois mes yeux, vous n'êtes rien auprès ;  
Tout cede aux charmes vrais, qu'étale la nature.

Pour troubler la raison, l'amour vous fit exprès.  
Venus a dans ces lieux oublié sa ceinture,  
Et c'est le vrai carquois où son fils tient ses traits.

*Je - Bernardy tu  
est son tu  
parler comme un livre*

## S O N N E T

*A Mademoiselle de.... sur son Départ.*

**V**ous voir & vous aimer fut l'ouvrage d'un jour.  
Vainement je me dis, que qui vouloit vous plaire,  
Devoit associer le mérite à l'amour ;  
Le sentiment força la raison à se taire.

Aussi-tôt je vous fis assidument ma cour,  
Je nourris près de vous une ardeur téméraire,  
Vous daignates alors me parler sans détour ;  
Mais j'espérai du tems un accueil moins sévère.

Cependant un dépit vint défilier mes yeux ;  
Dès lors je modérai ce feu séditieux,  
Et mon cœur agité devint enfin paisible.

De me louer du sort je crois avoir sujet ;  
 Car qui peut réussir à vous rendre sensible,  
 Sans doute en vous perdant doit mourir de regret.

## SONNET,

*Sur les misères attachées à l'humanité.*

**N**Ouvrir ses yeux naissans que pour verser des pleurs ;  
 Trouver à chaque pas , dans la timide enfance ,  
 Amertume ou dégoûts , châtimens ou souffrance ,  
 Quoiqu'un si court printems dût n'offrir que des fleurs.

Adulte , se livrer à de folles erreurs ,  
 Jouet des passions dans leur effervescence.  
 Dans l'âge mûr , souvent , malgré la tempérance ,  
 Etre affailli , rongé par de vives douleurs.

Au sein de tant de maux , dont l'ame est consternée ,  
 Ne fixer qu'en tremblant la tombe destinée ,  
 A récélér un jour le favori du Ciel.

O mortel ! vante moins ton superbe appanage.  
 Tes plaisirs , s'il en est , sont détrempés de fiel ,  
 Et l'éclair de ta vie est un instant d'orage.



---

---

S O N N E T,

*Sur le système moral d'Epicure.*

**D**Es passions en feu tempérer la chaleur ;  
Quand malgré la raison leur fougue se déclare ;  
Lorsque le gouvernail échappant par malheur ;  
Notre cœur enivré se mutine & s'égare.

Faire à ses sens la loi, crainte de la douleur,  
Qu'à tous ses favoris la débauche prépare.  
Du plaisir, quel qu'il soit, ne cueillir que la fleur ;  
Et des feux de Vénus quelquefois être avare.

Bref, ne jouir jamais qu'avec sobriété,  
Crainte d'être affadi par la satiété ;  
N'est-ce pas en vrai sage épier la nature ?

Quel trait peut affaiblir ce système vainqueur ?  
A ses augustes loix connoissons Epicure,  
En avocat sublime il est l'écho du cœur.

---

---

S O N N E T,

*Sur les détracteurs de la Philosophie.*

**E**Nnemis déclarés des plus nobles travaux,  
Zôiles qui frondez cette philosophie,  
Qui donne à notre siècle une nouvelle vie ;  
Sans doute vous voulez ramener le cahos ?

H

L'ignorance entêtée est le comble des maux :  
 Sa rouille avoit couvert ces tems de barbarie ,  
 Qui firent oublier la Grece , l'Italie ,  
 Malgré leur goût exquis , leur lyre & leurs pinceaux.

Siècle d'or revenez recevoir nos hommages.  
 La France a les beaux arts , qu'elle ait aussi les sages ;  
 Qui rechauffent du vrai le germe précieux.

Tel , le père du jour , en suivant sa carrière ,  
 Lance pour animer les planetes des Cieux ,  
 Dans les déserts du vide un torrent de lumiere.

---

## LA RÉPUTATION, SONNET.

**L**ise au minois piquant, aux yeux pleins de danger  
 Dans l'âge où les desirs aiguillonnent sans cesse ,  
 Passe auprès d'Adonis l'éclair de sa jeunesse ,  
 Sans craindre un tel écueil qui lui paroît léger.

Mais sous le même toit six mois & plus loger ,  
 Sans accéder en rien à la moindre caresse ,  
 Quand tout invite à prendre un peu sa part d'ivresse ,  
 Est un fait étonnant qu'on n'ose presager.

Non que l'on mette ici son honneur en problème :  
 Mais le public mordant jugera-t-il de même ?  
 Je suis sage , dit-elle , est-ce rien que cela ?

Belles , n'oubliez pas surtout de le paroître.  
 Le vernis séduisant que vous prenez par là ,  
 Peut-être équivaut-il à la gloire de l'être.

---



---

 F A B L E S.
 

---



---

*La jeune Danseuse & la Sensitive ;*

## FABLE PREMIERE.

**Q**Uoi ! ne traiter jamais que des sujets frivoles !  
 Quand chercherai-je donc l'utile en écrivant ?  
 La moralité seule est l'ame des paroles ;  
 Essayons l'apologue , il instruit en plaisant.

**A**cté , la jeune Acté , dansant d'un pas agile ,  
 Semble un oiseau qui fend les airs.

**A** son jarret moëlleux , son petit pied docile ;  
 Suit les tons mesurés que marquent les concerts.

Les graces animant cette danse rapide ,  
 Laisserent presque douter si c'est l'art qui la guide.

Le bal ému s'arrête , il demeure en suspens ,  
 Cléon , le beau Cléon , qu'à son char elle entraîne ;

Mélant ses pas hardis à ses vifs mouvemens ,  
 La suit partout sans perdre haleine.

Le spectateur balance à qui donner le prix.

Acté n'eût vu Cléon que d'un œil insensible ;

Mais tous deux dans leur art , montrent un goût exquis ;

C'est un motif puissant , peut-être irrésistible.

Acté se tourne donc , elle hésite un moment ,

Et l'Amante enchaînée applaudit à l'Amant.

Bientôt leurs bras unis , qu'amour lui-même enlasse,  
Donnent à l'attitude une nouvelle grace.

Leurs yeux sont animés , ils dardent mille feux ,  
Et la pudeur qui fuit , court se perdre avec eux.  
Cependant ce poison , qu'on nomme médisance ,  
Dans le cercle bientôt fait d'étonnans progrès.  
Pourquoi donc affecter autant d'indifférence ,  
Lorsque dans l'art d'aimer on a pris ses degrés ?  
Acté vouloit tantôt faire ici la lucrece.

C'étoit bien là le cas ! ce trait seul la rabaisse.  
Sexe mordez toujours , c'est là le goût chéri ,  
Si le mal que l'on fait est quelquefois guéri ,  
La réparation laisse la cicatrice.

Acté vit son honneur vilipendé , flétri ;  
Lais même à ses yeux fut à peine propice.  
Mais bientôt un gazon , orné d'ombrages frais ;  
Invite la Danseuse , épuisée & tremblante ,  
A venir sur ses fleurs reposer ses attraits.  
A peine appuye-t-elle une main chancelante ,  
Qu'un cri qui frappe l'air annonce sa frayeur.  
La terre variant sa marche productive ,  
Fit éclore en ces lieux , amis de la fraîcheur.

L A S E N S I T I V E .

La main d'Acté , sur elle a produit un effet ,  
Qui glace presque cette belle.

La plante à son approche échappe comme un trait.  
Soudain sur ses genoux cette fille chancelle.

Son sang , que la frayeur captive en ses canaux ,  
Ne marche de long-tems qu'à pas fort inégaux.

Enfin la crainte fuit , & la belle remise ,

Médite , en approchant , sur ce nouveau prodige.

Mais la plante l'arrête & lui parle en ces mots :

Le sage en me voyant , se tait , & me contemple

Imitez son exemple.

Vrai simbole de la pudeur ,

Je recule d'horreur ,

Lorsqu'une main hardie ;

De me cueillir témoigne envie.

Puisse un fait si frappant vous dessiller les yeux ;

L'honneur chez votre Sexe est un bien précieux ;

Mais pour se diffamer tout en foule conspire.

Gardez de perdre imprudamment ,

Ce qu'on prise trop peu , quand on est en délire ;

Et qui cause des pleurs s'il échappe un moment.

*Le Papillon ,*

F A B L E I I.

**D**Ans un jardin où Flore avoit placé son louvre ,

Un Papillon voltige un jour.

Mais bientôt attiré par la rose qui s'ouvre ;

Il vole lui faire sa cour.

Dans un instant l'humeur volage ,

Le porte à flâner un œillet.

La violette aussi que cache un verd feuillage ,

L'attire ; & puis le serpolet.

Quand il eut de cent fleurs pompé les étamines ,

Parfumé ses aîles badines ,

Il dit : quoi ! ce jardin n'offre rien de nouveau ?

Hélas ! je le trouvois si beau ,

Et maintenant il ne me tente guère.

Tel est l'homme pour l'ordinaire ;  
 Semblable au Papillon , c'est un enfant gâté ;  
 Les desirs dont son cœur variable fourmille ,  
 Égalent les épis , que l'on voit en été ,  
 Tomber sous la faucille.

*L'avantage de l'éducation , ou le  
 Florimane.*

F A B L E I I I<sup>e</sup>.

**A**U lever de l'aurore , & souvent plus matin ;  
 Un Florimane alloit cultiver son jardin.  
 Flore dans ses atours tapissoit le parterre.  
 Et grace à l'abri d'une serre ,  
 Elle gardoit son tein au milieu de l'hiver.  
 Notre amateur bravoit l'inclémence de l'air ,  
 Pour lui faire sa cour pendant toute l'année.  
 Trouvant sa peine bien payée ,  
 Quand une fleur nouvelle embellissoit ces lieux ,  
 Parmi l'essain de fleurs qui ravissoient les yeux ,  
 Deux marcotes d'œillet donnoient quelque espérance ;  
 Non que leur tige égale offrît de préférence.  
 Mais sans pouvoir se décider d'avance ,  
 Soit oublié , soit caprice , il n'en cultiva qu'un.  
 Le bouton de l'œillet perce son enveloppe ,  
 Le Fleuriste incertain s'il sera rose ou brun ,  
 Hâte un suc qui le développe.  
 Coupe avec des ciseaux , le verdoyant sommet ,  
 De sa tunique demi-clofè ;

L'entrouvre également , pour que rien ne s'oppose ;

Au développement d'un panache parfait.

Quand à l'œillet voisin , il laisse à la nature ,

Le soin d'arranger sa parure.

Elle le vengea du mépris ,

En lui donnant un riche coloris.

Mais l'œillet cultivé , plaît plus en dépit d'elle ;

De son sein éployé les couleurs se font voir ;

Le zéphir enchanté le caresse de l'aîle ,

Et pour dernier triomphe , un beau sein le recèle ;

Culture , voilà ton pouvoir.

Vainement la nature est belle ,

Il faut la main de l'art pour la faire valoir.

*Le Villageois & le Chat ,*

F A B L E I V<sup>e</sup>.

**P**ierrot le Villageois , craignant que les souris ,

Ne touchassent à son fromage ;

Pour empêcher un tel dommage ,

En confia la garde à Rominagrobis.

Mais à peine le sot , eut-il tourné la tête ,

Que le larron fourré n'en laissa pas miette.

C'est ainsi que le plus souvent ,

Un homme par son incurie ,

Abandonnant son bien aux soins d'un intendant ,

Met le loup dans la bergerie.



*L'homme qui plante un Verger ,*F A B L E V<sup>o</sup>.

**U**N jour un courtisan de la riche Pomone ,  
 D'un rempart épineux borde un terrain carré.  
 Pensant que les présens , de l'été , de l'automne ,  
 Se plairont à mûrir dans ce lieu resserré.  
 Plein de ce beau projet , ce singe de le Nôtre (\*),  
 Plante un arbre assez droit au milieu du Verger.  
 Ah ! qu'il me plaît , dit-il : gardons de négliger  
 Un arbre qui sera plus touffu qu'aucun autre.  
 C'est le premier planté , je viendrai l'arroser.  
 Il fait plus ; à ses pieds aussi-tôt il entasse ,  
 Le fumier , les terreaux , qu'il gardoit dans sa cour ,  
 Arraché le chiendent , & toute herbe vorace ,  
 Qui pourroit épuiser le terrain d'alentour.  
 Cela fait , il répand sur ce sol presque agreste ,  
 Des arbres qui sembloient appeller ses travaux.  
 Le Ciel , dit-il , fera le reste.  
 Et je crois qu'à l'abri , dans ce petit enclos ,  
 Ils feront beau bouquet sans fumier ni terreaux.

Vous qui vous prévalez de cette loi si dure ,  
 Qui fait écheoir à l'un l'héritage de tous ,  
 Pères , ceci s'adresse à vous.  
 Vos Testamens cruels outragent la nature.  
 Que deviendront ces fils presque sans nourriture ,

---

(\*) Fameux Jardinier.

Condamnés à l'oubli, souvent au célibat ?  
 Sans cesse humiliés par l'éclat de leur frère ,  
 Ils vont tous vous maudir, pleurer sur leur misère ;  
 Et peser à l'état.

---

*La jeune Fille & les deux Perroquets ,*

F A B L E V I.

**D**EUX Perroquets venus des lieux où naît l'aurore ;  
 Ravissoient tous les spectateurs ,  
 Par un assortiment des plus vives couleurs,  
 Et si Ververt vivoit encore ,  
 Il auroit moins d'admirateurs.  
 Un Amant qui guettoit le moment favorable ;  
 De se faire un mérite auprès de son Iris ;  
 Crut que des deux jaseurs , le babil agréable ,  
 Auroit pour cet objet des charmes favoris.  
 Voilà les Perroquets logés chez une belle.  
 Caressés , baisés tant & plus ,  
 L'un de deux nuancé d'une façon nouvelle ;  
 Vif , fémillant , parleur diffus ,  
 Fit oublier son camarade.  
 Son rival , de chagrin , pensa tomber malade ;  
 Et s'exprimant d'un ton piteux ,  
 Il dit , pourquoi mon frère est-il donc plus heureux ?  
 Le même ciel nous a vu naître.  
 Mon verd doré vaut bien ce gris qu'on vante tant !  
 Eh ! qu'a-t-il donc de si charmant ,  
 Qu'un corps si bien nué ne surpasse peut-être ?  
 Le goût de ma maîtresse est bien peu délicat ;

Aurois-je pu penser qu'elle le préférât ?  
 La belle qui trouva ce discours fort étrange ,  
 Lui dit , beau Perroquet , plaignez moins votre sort ;  
 Quand vous seriez plus beau qu'un ange ,  
 Qui ne plaît point a toujours tort.

*La Fauvette & l'Enfant.*

F A B L E V I I .

**D**ANS un Bosquet riant , couronné de verdure ,  
 Un enfant mit un trébuchet.  
 Là quelques grains offerts , sont un appas secret ,  
 Qui prépare aux oiseaux une prison future.  
 Par surcroit , un chardonneret  
 Apprivoisé pour cet effet ,  
 Célèbre par ses chants sa nouvelle clôture.  
 Une fauvette , passe , & voit par aventure  
 Cette prison ; elle lui plaît.  
 Avoir dit-elle à part , demeure si jolie ,  
 Jeune époux & graine choisie ,  
 Est un bien qui passe mes vœux.  
 O destin ! je t'en remercie ,  
 Car tu vas faire deux heureux.  
 Elle dit ; & sans plus attendre ,  
 Dans le palais d'osier fauvette va se rendre ;  
 Mais à peine ses pieds en ont touché le seuil ,  
 Que le ressort caché qui couvroit un écueil ,  
 Part , & fauvette est prisonnière.  
 L'enfant qui guette accourt , la transporte au château ;  
 Une cage de fer fut son logis nouveau ,

Elle l'habita la première !

Là , seule , en proie au désespoir ;

Manquant de tout , sans nul espoir ;

Ne pouvant résister à l'excès de sa peine ,

Fauvette mourut de chagrin.

Qu'en conclure ? qu'il faut éviter toute chaîne ;

Celles même de fleurs sont tôt ou tard d'airain.

### LETTRE EN VERS.

**P**ourquoi vous armez-vous d'un scrupule farouche,

Contre un cœur qui vous adorait ?

Il attendoit de votre bouche

Un doux souris , non un arrêt.

Mes jours semés de fleurs nouvelles ;

Étoient pour moi délicieux ;

Et l'amour étoit tout honteux ;

Auprès de vous d'avoir des ailes ;

Quel motif a produit cette sévérité ?

Seroit-ce ma fidélité ?

Ce qui mérite votre estime ,

Pourroit-il faire tout mon crime ?

Vous refusez un cœur constant ,

Quoi ! pour vous mériter faut-il être volage ?

Peut-être l'on pourra vous aimer presque autant ,

Non vous respecter d'avantage.



---



---

*CONTE EN VERS.*

**C**ertain Abbé , disciple d'Épicure,  
 Qui nous traça , dans maint joli roman ,  
 Où les portraits sont peints d'après nature ,  
 Ce que Fanni sentoit pour Cleveland ,  
 Sollicitoit auprès de mainte Altesse ,  
 De le nommer dans peu son aumônier.  
 Y pensez-vous ? cessez de m'en prier ,  
 Reprit le grand ; jamais je ne confesse ,  
 Et rarement je vais même à la messe.  
 Bon , dit l'Abbé , vous comblez mes souhaits ,  
 Car aussi-bien je ne la dis jamais.

---



---

*AUTRE CONTE.*

**S**ur un sofa , vers le déclin du jour ,  
 En rougissant , la sensible Thémire ,  
 Repousse d'une main son Amant qu'elle attire.  
 Mais le fripon , enhardi par l'amour ,  
 S'empresse de cueillir le mirthe qu'il desire.  
 Y pensez-vous , dit la belle , arrêtez ,  
 Mettez un frein à vos témérités.  
 Savez-vous bien que je suis hors d'haleine ?  
 Cessez , cessez , ou bien je vais sonner.  
 Soit , dit l'Amant , j'y consens ; mais ma reine ,  
 Que ce ne soit que l'heure du berger.

VERS

## V E R S

*A une Dame qui me traitoit d'Apollon.*

**E**H quoi ! vous m'honorez du titre d'Apollon ;  
 Moi qui ne suis qu'à peine intrus dans le valon ;  
 Las ! si ce Dieu vouloit me confier sa Lyre ,  
 Je chanterois vos traits où le charme respire.  
 Na-ce au Peintre novice à peindre comme lui ?  
 Je vois pourtant un point en quoi je lui ressemble ;  
 Vous m'évitez , Daphné l'a fui ,  
 Voilà le seul rapport que nous ayons ensemble.  
 Il fut blond comme l'or , beau , jeune , fait au tour ;  
 Et moi fort mal doté je ferois fuir l'amour !  
 Votre rigueur sait me l'apprendre.  
 Les Lions adoucis accouroient pour l'entendre ,  
 Si j'avois ce secret , vous me suivriez comme eux.  
 De son char Diaphane , il lança mille feux ,  
 Et moi , dans vos beaux yeux , je fais gloire d'en prendre.

*il parle vrai*

## V E R S

*A Madame la V... :*

**P**ourquoi vous plaignez-vous des dons de la nature ?  
 Ses présens sont nombreux & doivent vous flatter.  
 Ils sont indépendans des soins de la parure ,  
 Une coquette même eût pu s'en contenter.

On critique chez vous un certain air sévère ;  
 Vous ne donnez jamais un coup d'œil caressant ;  
 Mais l'aimable pudeur, impose un air décent,  
 Si l'air libre est suivi, l'air réservé fait plaie.  
 Mainte belle vous blâme, & ne sauroit s'en taire,  
 Qui voudroit comme vous, joindre à l'intéressant,  
 Ce modeste maintien, qui fixe & qu'on révère.

---



---

## V E R S

*Pour mettre au bas du Portrait d'une belle  
 Femme.*

**Q**uel pinceau délicat ! quelle touche fidelle !  
 Qui n'y reconnoît vos attraits ?  
 Mais si le Peintre eût pu surpasser son modèle,  
 Cupidon de dépit eût brisé tous ses traits.

---



---

## C H A N S O N S.

*IMITATION D'ANACRÉON,*

Mise en Chançon,

Sur l'air : *Hier au soir sous un ormeau.*

**U**N jour la troupe des neuf sœurs  
 Ayant pris l'enfant de Cythère,

L'enchaîna vite avec des fleurs ;  
Pour le punir de ses noirceurs.

La beauté fut commise pour géolière ,  
Bientôt on vit dame Cypris ,  
Venir traiter du rachat de son fils ,  
Avec tout le feu d'une mère.  
Mais cet enfant , captif de la beauté ,  
Ne fait plus que baiser sa chaîne.

Quelle volupté !

Tout cœur est transporté ,

Quand la beauté devient sa souveraine ;  
Peut-il vouloir sa liberté ?

## C H A N S O N ,

Sur l'air : *Vous me grondez d'un ton sévère.*

**R**ompt-on/une chaîne si belle ,  
Parce qu'un aimable berger ,  
Est quelquefois un peu léger ?  
Ah ! j'excuserois l'infidelle !  
Si je m'empressois de changer.  
Non non ; Atis , je veux t'aimer.

Mais j'écouterois un parjure ,  
Qui rit de ma crédulité ;  
Et joue la fidélité.  
Qui le matin souvent me jure ;  
Ce qu'il dément avant le soir.  
Non non ; je ne veux plus le voir.

Mais quoi ! je verrois ma rivale,  
 Par un souris fier & malin,  
 Faire sentir avec dédain,  
 Qu'elle m'efface & me ravale ?  
 Suis-je déjà dans mon déclin ?  
 Non non : aimons jusqu'à la fin.

On vient : c'est lui. Je suis aimée !  
 Soupçons honteux qui me suiviez,  
 Soyez à jamais oubliez.  
 Sa fuite m'avoit allarmée,  
 Mais nos cœurs sont toujours liés.  
 Atis va tomber à mes pieds.

## C H A N S O N

*Qui contient le portrait d'une jolie Blonde.*

Sur l'air : *Oh ma tendre Musette!*

<sup>r</sup>  
 J E veux peindre , & je n'ose ,  
 Un visage divin ,  
 Qu'elle teinte de rose ;  
 S'y marie au jasmin !  
 Rien n'égale en finesse ,  
 Un velouté si beau ,  
 On le revoit sans cesse ,  
 Avec un goût nouveau.

Ses levres sont si fraîches  
 Et d'un si beau rubis,  
 Que les plus belles pêches

N'ont pas ce coloris.  
 Quand ses yeux pour se taire  
 Font un effort léger,  
 Ils prêtent au mystère,  
 Sans paroître y songer.

Je soutiens que sa bouche  
 Est le dais de l'amour ;  
 S'ouvre-t-elle ? Elle touché  
 Et ravit tour-à-tour.  
 Sous ses levres captives  
 Le silence a d'attraits ;  
 Et les graces naïves  
 Ne la quittent jamais.

Sa gorge de l'albâtre  
 Efface la blancheur,  
 Et paroît le théâtre  
 Des Lys dans leur fraîcheur,  
 Le poli de l'ivoire  
 N'offre rien de si beau ;  
 Et l'on se feroit gloire  
 D'y trouver son tombeau.

Admirons la nature  
 Dans ce tout délicat ;  
 Sans fard , sans imposture,  
 Belle de son éclat.  
 La pudeur suit ses traces ,  
 La candeur fait son art ,  
 Le négligé ses graces ,  
 Et l'eau fraîche est son fard.

Éloignez-vous coquettes ;  
 Vous ne brillerez pas ;  
 C'est à l'art des toilettes  
 Que sont dûs vos appas :  
 Qui n'aime mieux l'empite  
 D'un objet ingénu ;  
 Il enchante , il attire  
 Avant qu'on l'ait prévu.

## C H A N S O N

*Qui contient le portrait d'une jolie Brune.*

*Sur l'air : Je vais te voir charmante Lise.*

**A** Mour , ta touche délicate  
 Est la seule que je chéris ;  
 Dans un enfant , hélas ! tout flatte ,  
 Tu l'es ; peins donc la jeune Iris.  
 Si l'œil jaloux pourtant refuse  
 De reconnoître le portrait ,  
 J'ajouterai pour ton excuse ,  
 C'est le sentiment qui l'a fait.

Deux jolis yeux à fleur de tête ,  
 Deux sourcis noirs voutés en arc ,  
 Petite bouche , à rire prête ,  
 Renfermant perles dans son parc.  
 Peau qui des lys est la rivale ,  
 Et joli nez qui nous ravit ,  
 Composent le visage ovale  
 Qu'un gracieux tour embellit.

Mais si j'abaisse un peu la vue,  
 J'apperçois dans un demi jour,  
 Gorge d'albâtre à demi nue,  
 Où sont les autels de l'amour :  
 En la fixant, on boit l'ivresse,  
 Le cœur s'égaré avec plaisir ;  
 Mais la pudeur vite s'empresse  
 De faire taire le desir.

Si de sa taille sans égale  
 Je veux rappeler le portrait ;  
 J'unis mes mains , forme un ovale ;  
 Et je dis elle y contiendrait.  
 Enfin je fixe sa chaussure ;  
 Quel pied mignon ! qu'il a d'attraits !  
 Que ce trait est de bonne augure !  
 L'amour le fit sans doute exprès.

*Couplet in-promptu sur le même air.*

Charmant objet que je révere,  
 A vos instances je suis sourd :  
 Qui moi chanter ? Le puis-je faire ?  
 Aimez ; je chanterai toujours.  
 Ah ! si trouvant l'art de vous plaire,  
 Je cueillis le mirthe à mon tour ;  
 Je vole au Temple de Cithere  
 Entonner l'hymne sur l'amour.



## C H A N S O N ,

Sur l'air : *Tous les pas d'un discret Amant;*

H H  
 H H Élas ! mon cœur appeidez-vous ;  
 Puisse le trait qui vous déchire ,  
 Pour adoucir votre courroux ,  
 Aller aussi bleffer Themire.  
 Espoir , fuyez-vous sans détour ,  
 Parce que Plutus m'est contraire ?  
 Pourquoi faut-il que l'amour  
 Chez ce Dieu doive se taire ?

J'admirois dans ses yeux mourans  
 Cet art de dire mille choses ,  
 J'étois ravi de voir ses dents  
 M'offrir la neige au sein des roses.  
 Son esprit me plaisoit toujours ,  
 Sans avoir soupçonné de plaire ;  
 Pourquoi faut-il que l'amour  
 Chez Plutus doive se taire ?

Sa voix déployant ses trésors  
 Embellissoit la mélodie ,  
 Et le Dieu même des accords  
 En eût eu de la jalousie ,  
 Sa taille seuleté , faite au tour ;  
 Auroit plu même dans Cythere ,  
 Pourquoi faut-il que l'amour  
 Chez Plutus doive se taire ?

Dieu séduisant qui m'enchaînas ,  
 Ta victoire fut trop aisée ;  
 Tant de talens & tant d'appas  
 T'assuroient ce nouveau trophée ,  
 Cruel ; tu devois , sans détour ,  
 M'apprendre au moins l'art de lui plaire.  
 Sans doute alors que l'amour  
 Eût dit , Plutus doit se taire.

## CHANSON DE TABLE,

Sur l'air : *Aussi-tôt que la lumière.*

**A** Mis , chantons la journée  
 Que nous file le destin,  
 Et qu'elle soit couronnée  
 De plaisirs jusqu'à demain.  
 Admirez l'hôte & l'hôtesse  
 Dans leurs soins & dans l'ardeur ;  
 A vous sourire sans cesse,  
 Et quel plat vaut leur bon cœur !

Je ne dirai rien des belles,  
 Dont ce cercle est embelli,  
 Dans leurs graces naturelles  
 Tout est piquant , est joli.  
 De s'embarquer pour Cythere,  
 Quel de vous n'a le desir ?  
 Mais quand même on sauroit plaire,  
 Tout est beau , comment choisir ?

Qu'il est doux d'avoir à table  
 Un sexe qui l'embellit.  
 Le vin devient délectable  
 Près d'un objet qui nous rit.  
 Alors le Dieu de la tonne,

Pour orner son front divin,  
 Fait une double couronne  
 De mirthes & du raisin.

## C H A N S O N ,

*Sur le mariage du Vicomte de Villeneuve,  
 avec Mademoiselle d'Avessins.*

Sur l'air: *Le connois-tu ma chere Eléonore,*

**D**ieu de l'hymen , le mirthe ceint ta tête,  
 Dans tes yeux même on lit un air vainqueur ;  
 L'amour éclate ; il préside à la fête,  
 Et tes liens ne sont que ceux du cœur.  
 C'est là l'effet d'une union charmante,  
 Aussi l'époux est plus beau qu'Adonis.  
 Tout dans l'épouse , attire , plaît , enchante,  
 Esprit , talens , s'y trouvent réunis.

Qui ne seroit charmé de son sourire,  
 De son maintien , de ses sages propos,  
 L'on court joyeux , accroître son empire,  
 Sans soupçonner qu'il en coûte au repos.  
 Vivez uni , couple aussi beau qu'aimable :  
 De cet accord , qu'il puisse naître un jour,  
 Des rejettons , dont le sang honorable,  
 Soit embelli des charmes de l'amour.

